

ENSEIGNER LES SÉMIOTIQUES

Institutiones semioticae. L'enseignement des manuels

François PROVENZANO
Université de Liège

La sémiologie restant à édifier, on conçoit qu'il ne puisse exister aucun manuel de cette méthode d'analyse ; bien plus, en raison de son caractère extensif (puisque'elle sera la science de tous les systèmes de signes), la sémiologie ne pourra être traitée didactiquement que lorsque ces systèmes auront été reconstitués empiriquement.

Roland Barthes, 1964

Le mot *institution*, qui donne son titre au présent dossier de *Signata*, connaît comme on le sait une étymologie qui l'associe à l'enseignement : l'*institutio* désigne en latin l'« instruction », la « formation »¹. Or, il se trouve que l'accès au statut d'objet d'enseignement représente pour une discipline un indice important de son caractère institutionnalisé, au sens sociologique du terme cette fois. C'est l'intersection entre ces deux acceptions que se propose d'interroger le présent article, en se centrant sur l'un des principaux supports de la diffusion de la sémiotique comme objet d'enseignement : les manuels. Conformément à l'orientation voulue par le dossier et rappelée ci-dessus, la lecture qui en sera ici proposée sera guidée par l'hypothèse que ces manuels sont un puissant instrument d'institutionnalisation d'une discipline.

1. Au seuil de cet article, l'auteur a plaisir à remercier très chaleureusement Jean-Marie Klinkenberg et Maria Giulia Dondero, pour leurs remarques et leurs encouragements, ainsi que pour le prêt d'une bonne part du corpus.

1. Introduction

1.1. *Ni sémiotique, ni didactique*

La sémiotique s'est déjà penchée à plusieurs reprises sur ses liens avec la didactique². Ce n'est pas le lieu ici de dresser un état de la question approfondi, mais nous remarquerons simplement que ces divers travaux sont marqués globalement par la tentation d'articuler le questionnement sur « l'enseignement de la sémiotique » à la perspective d'une « sémiotique de l'enseignement » (Nörth, 1994). En outre, il a fallu attendre la thèse remarquable de Jean Cristtus Portela (2008) pour voir ce questionnement porter plus spécifiquement sur les *manuels* de sémiotique. Le travail de Portela — dont certains résultats sont présentés dans l'un des articles du présent dossier de *Signata* — est centré sur les manuels de sémiotique greimassienne utilisés au Brésil. À partir d'une méthodologie inspirée de la sémiotique de Jacques Fontanille, l'auteur envisage son corpus sous l'angle des « pratiques didactiques », ce qui lui permet de dégager une typologie des « styles adaptatifs » des manuels étudiés. L'intérêt d'un tel travail n'est évidemment pas à démontrer et la démarche de Portela a pu, à bien des égards, inspirer notre propre entreprise. Cela dit, on voit bien que la thèse de Portela est, elle aussi, avant tout une thèse *de* sémiotique, dont il se trouve que l'objet constitue par ailleurs une portion du champ de production sémiotique.

La perspective adoptée ici sera sensiblement différente, dans la mesure où nous ne prétendons pas faire œuvre de sémioticien sur les manuels de sémiotique³. Ceux-ci seront pris plutôt comme objets d'une socio-rhétorique des discours de vulgarisation (appellation provisoire), visant à contribuer à l'histoire institutionnelle de la sémiotique. Notre démarche voudrait ainsi s'approcher davantage du travail d'Yves Jeanneret (1994), qui portait cependant plus particulièrement sur la vulgarisation des sciences dites « dures » ; elle s'inspire également du travail réalisé par Glessgen (2000) sur les manuels de linguistique romane.

Si elle se définit contre la sémiotique de la didactique, la perspective adoptée ne s'assimile donc pas pour autant à la didactique de la sémiotique. L'objectif poursuivi n'est pas d'évaluer ce qui, dans les manuels étudiés, participe plus ou moins de la bonne transmission d'un savoir spécialisé à un public d'apprenants, mais plutôt d'envisager les différentes modalités par lesquelles se réalise ce geste de vulgarisation (appellation provisoire).

2. Voir en particulier Vicensini (éd., 1987), Bassi & Gennari (1994), Marcus (1994), Nörth (1994), Portela (2008), Semetsky (éd., 2010).

3. Fontanille (1983) nous a cependant convaincu de l'intérêt d'une approche sémiotique des discours cognitifs, en particulier de leur composante doxique — nous remercions au passage chaleureusement l'auteur de nous avoir permis d'accéder au texte de son article. La focale large adoptée ici ne nous permettra pas d'atteindre le grain de finesse des instruments forgés par Fontanille.

1.2. Une grille d'analyse socio-rhétorique

L'objet "manuel" offre un matériau riche sous plusieurs aspects. Envisagé comme un discours, il se laisse bien sûr analyser sous ses aspects énonciatifs, thématiques, axiologiques, terminologiques, etc. Ce discours est en outre le plus souvent encadré par un important appareil paratextuel : index, bibliographie, titraille, préface, glossaire, etc. appartiennent de plein droit à l'objet de notre analyse. Enfin, le manuel représente également une réalité éditoriale, dont les diverses composantes (maison d'édition, collection, choix d'illustration, voire de police) offrent autant de propriétés significatives de l'objet et de son inscription spécifique dans la série des productions ici envisagées.

Quel est l'intérêt d'observer un tel matériau à partir d'un point de vue socio-rhétorique ? De quelle nature serait la contribution d'une telle étude à l'histoire institutionnelle de la discipline ? Autrement dit, de quels enjeux participe l'écriture des manuels et quels axes de questionnement faut-il dès lors déployer à leur endroit pour rendre leur analyse pertinente dans une perspective socio-rhétorique ? D'une manière forcément artificielle, nous avons choisi de distinguer trois grandes catégories de questions, trois grandes topiques si l'on veut, qui organiseront la suite de l'exposé selon une progression centrifuge — le geste d'institution des manuels touchant 1) la discipline elle-même, 2) ses rapports avec les autres disciplines, 3) sa situation hors du champ scientifique.

Les manuels donnent prise à un premier ordre d'observations portant sur la représentation qu'ils construisent de la discipline elle-même, d'une part de son *corpus* conceptuel, d'autre part, serait-on tenté de dire, de son *anima* historique. D'une part (voir *infra*, 2.1.), le discours de vulgarisation rend en effet saillantes les lignes de fracture intra-disciplinaires, aussi bien en synchronie qu'en diachronie. Observer la forme et l'évolution des manuels, c'est observer des migrations / apparitions / disparitions conceptuelles, des hiérarchisations différentes du champ des problématiques pertinentes, des sélections variables d'objets pris en charge par la discipline, des mises en tension polémiques, des divisions spécialisantes. D'autre part (voir *infra*, 2.2.), la discipline s'institue également en donnant à voir sa propre historicité. La sémiotique existe aujourd'hui notamment parce qu'elle a un passé prestigieux et lointain, ou encore parce qu'elle est promise à un bel avenir — ces deux manières de concevoir l'historicité n'étant évidemment pas exclusives l'une de l'autre. L'historicité de la discipline s'articule et s'incarne le plus souvent dans des figures de "précurseurs", de "fondateurs", de "références" ou "en vue", qui concentrent l'autorité symbolique. Enfin, l'"âme" de la discipline se lit également dans la manière dont elle se labellise et les gestes de dénomination représentent une part importante des enjeux que rencontrent forcément les manuels.

Un deuxième ordre de questions s'organise autour des liens que la sémiotique entretient avec les autres disciplines scientifiques, tels que les donnent à voir les manuels (voir *infra*, 3.). Le discours de vulgarisation (appellation provisoire)

oblige en effet à situer son objet dans un territoire des connaissances cadastré d'une manière telle qu'il rend sensibles des rapports de force et des conflits de frontières. Comme la plupart des autres disciplines, la sémiotique s'est définie autant à partir d'un point de vue interne (voir paragraphe précédent) qu'à partir d'un point de vue externe, c'est-à-dire en fonction de gestes d'inclusion, d'exclusion, de subordination par rapport à d'autres corps disciplinaires (plus ou moins) constitués. De cet ordre de problématiques relèveront naturellement les fréquents transferts terminologiques évoqués, plus ou moins explicitement, par les manuels.

Enfin, l'institution de la discipline, telle que la donne à voir les manuels, passe également par ce que nous appellerons son "actualité", c'est-à-dire par la prise qu'on lui fait exercer sur la société, indépendamment de son ancrage dans un champ scientifique (voir *infra*, 4.). Les manuels de sémiotique appellent en effet une petite sociologie des publics de lecteurs de sémiotique, qui, selon les collections, déborde le milieu universitaire. Sociologique, l'actualité de la discipline peut également être doxique : selon quel "air du temps" se rend-elle visible et lisible? quels *topoi* la légitiment ou au contraire la condamnent? à quelles grandes croyances et pratiques collectives se rapporte-t-elle pour imposer sa nécessité sociale? De ces aspects doxiques découle ainsi naturellement l'actualité civique de la discipline, qui se formule volontiers comme une réponse à la question suivante : quelles autres institutions (on pense en particulier à l'enseignement) donnent sa raison d'être à la sémiotique au sein de la société civile?

Pour chacune de ces problématiques, nous répéterons un même parcours chronologique⁴ à travers les titres retenus dans notre corpus (voir *infra*, 1.3.).

Répétons-le, ces trois grands axes de questionnement ne sont distingués que pour les besoins de la présentation et la clarté du propos. Nombreux sont les aspects à traiter qui traversent les divisions tracées ici un peu artificiellement. Pour rendre raison à ces dimensions transversales et à la cohérence d'ensemble qui doit émerger des trois topiques ci-dessus, nous tenterons de conclure en rassemblant nos observations précédentes en une petite typologie des grands gestes socio-rhétoriques fondant les contrats de lecture de nos manuels (voir *infra*, 5.). Cette typologie sera conçue comme une manière de compliquer et de diversifier le seul geste de vulgariser, auquel on rapporte volontiers le genre du manuel.

Mais peut-on parler d'un "genre" du "manuel de sémiotique"? Rien n'est moins sûr; et si même c'était le cas, le présent article ne pourrait prétendre atteindre cette généralité, tant le matériau soumis à l'analyse est le résultat d'une réduction forcément drastique. Avant d'entrer dans le vif des questions soulevées ci-dessus, il nous faut justifier nos choix de corpus.

4. Nous nous autoriserons cependant quelques entorses à la stricte chronologie, pour la clarté du propos. Les sections 2.1.1. à 2.1.4., relatives aux lignes de fracture intra-disciplinaires posées par les manuels, proposent en même temps un découpage du corpus en quatre grandes sections, qui sont (presque) autant de périodes.

1.3. *Choix de corpus*

Disons-le tout de go : il n'est pas facile d'objectiver quelques critères justifiant les inclusions et exclusions de titres de la liste fournie en annexe et rassemblant les discours pris ici en considération. Il fut sans doute moins facile encore de parcourir l'ensemble de ces titres avec un regard suffisamment aiguisé pour en tirer autre chose qu'une simple description de surface. Cette impossibilité pratique de mener, dans le cadre d'un article, une lecture de détail sur plus de quinze titres justifierait déjà le caractère très partiel de notre sélection. Mais c'est bien sûr une justification qui satisfait peu à l'exigence d'objectivité.

Nous dirons donc en sus que, pour des raisons qui paraîtront sans doute tout aussi conjoncturelles, nous avons choisi de nous centrer sur les titres en langue française. Nous avons un temps envisagé d'ouvrir au moins le corpus aux autres langues romanes que nous maîtrisons suffisamment (l'italien et l'espagnol), mais les exclusions du roumain (voir notamment Roventza Frumușani, 1999) et du portugais (voir notamment Quezada, 1991 et Carmelo, 2003) nous apparaissaient alors d'autant plus injustes ; en outre, la production italienne⁵ présente des caractéristiques et s'étale sur une temporalité trop spécifiques pour pouvoir être envisagée d'un même regard avec la production en langue française. Nous avons donc misé sur la relative unité du champ sémiotique francophone, qui présente en outre l'intérêt de s'organiser plus ou moins selon l'opposition pertinente entre un centre (Paris) et des périphéries (province française, Belgique et Québec, notamment)⁶. Nous espérons fournir ainsi des résultats pouvant servir à des études comparatives de plus grande ampleur avec d'autres champs de production sémiotique⁷.

Outre le critère linguistique, notre corpus se définit également par un critère strictement éditorial : les discours étudiés doivent former une unité de publication à part entière ; nous excluons donc les entrées « Sémiotique » dans des encyclopédies générales, aussi développées soient-elles (voir par exemple Schaeffer, 1995) ou les chapitres d'initiation à la sémiotique dans des ouvrages dont le propos est plus particulier (de tels chapitres ont notamment contribué au succès de Floch, 1985 et 1990). Ce critère se justifie à nos yeux par le fait qu'il assure une certaine homogénéité de contraintes (notamment de longueur) et de possibilités

-
5. À regrets, nous avons donc dû renoncer à traiter ici des ouvrages d'Eco (1973) — dont il sera cependant question par le biais d'Eco (1988) — de Calabrese & Mucci (1975), de Marsciani & Zinna (1991), de Volli (2000), de Pozzato (2001), de Magli (2004), de Gensini (éd., 2004). Cette simple énumération suffit à montrer l'accroissement significatif de la production de manuels de sémiotique en italien depuis les années 2000. Cette accroissement est bien sûr à corrélérer avec la place prise par cette discipline dans les cursus universitaires.
 6. Il reproduit en cela le mode de structuration du champ de production littéraire francophone, tel qu'il a bien été décrit par Jean-Marie Klinkenberg (2004).
 7. La thèse de Portela (2008) permettrait déjà de le faire avec le Brésil ; les secteurs anglo-saxons et allemands offrent des matériaux tout aussi riches et importants (voir notamment les précoces Maldonado, 1961 et Bense, 1967 ; Deely, 1982 ; Posner, Robering & Sebeok, dirs., 1997), qui attendent d'être analysés.

(notamment paratextuelles) qui conditionnent les discours à tenir; il autorise en outre de prendre pleinement en considération les dimensions éditoriales, ce qui ne peut être pertinent que dans le cas d'un ouvrage à part entière. Nous dérogerons à cette règle pour deux cas seulement : les « Éléments de sémiologie » de Barthes (1964), qui ont d'abord été publiés dans la revue *Communications*, et les *Enjeux de la sémiotique* d'Anne Hénault (1979, 1983), qui ont été publiés en deux volumes séparés de plusieurs années. À vrai dire, ces deux cas sont des exceptions à d'autres égards, ce qui affaiblit à nos yeux leur exceptionnalité éditoriale : les « Éléments » constituent une sorte d'*Ur-texte* de notre corpus, pas encore tout à fait un manuel de sémiotique, mais un opuscule contenant presque toutes les potentialités des manuels à venir; quant aux *Enjeux*, leur statut de manuel est là aussi très discutable, puisque leur auteure les définit elle-même comme un « parcours initiatique », qui tiendrait finalement autant de l'autobiographie intellectuelle que de l'ouvrage de vulgarisation. Leur réédition récente en un seul volume et sans guère de modifications accrédite cette interprétation, puisque la préface parle d'un « document daté » (Hénault, 1979, 1983 : XV)⁸.

En tant qu'unité éditoriale, les ouvrages retenus doivent présenter au moins un trait de genericité auctoriale ou éditoriale qui témoigne à la fois d'une adresse à une communauté de non-initiés et du caractère principalement linéaire (non taxinomique) de l'organisation du propos. Ainsi, les mentions auto-référentielles explicites — dans le titre, la 4^e de couverture, l'avant-propos — des termes « éléments », « précis », « manuel », « introduction », ont été considérées comme des indices suffisants pour intégrer l'ouvrage au corpus étudié⁹. En revanche, nous avons écarté tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, se déclarait « essais » (par exemple Rastier, 1974), « traité » (par exemple Eco, 1975), « contribution » (par exemple Coquet, 1973), « dictionnaire » (par exemple Greimas & Courtés, 1979), « lexique » (par exemple, Rey-Debove, 1979), « vocabulaire » (par exemple Ablali & Ducard, 2009) et même « exercices » (par exemple Greimas, 1975, ou Chabrol *et al.*, 1973). Cette simple énumération indique au passage la grande diversité des genres attestés dans l'écriture scientifique en sémiotique.

Un quatrième critère porte sur le cadrage adopté : le manuel doit présenter au moins un trait qui témoigne de son ambition d'envisager la discipline sémiotique dans sa globalité, et non pour l'une de ses spécialités, l'un de ses auteurs de

8. On signalera à ce propos le beau compte rendu qu'en donne Jan Baetens (2012) et qui achève de nous convaincre que ce titre répond finalement bien peu à la définition d'un manuel : « cette réédition », dit Baetens, « est une nouvelle occasion de regretter ce dont elle prend en quelque sorte la place : le véritable "cours" de sémiotique, lequel fait encore défaut (en tout cas pour le type de sémiotique dont se posent ici les enjeux) ».

9. Par commodité, dorénavant, nous désignerons par le seul terme de *manuels* les différents titres retenus dans le corpus, quelle que soit leur inscription générique explicite. Ce choix ne doit pas masquer le fait qu'un ouvrage comme celui de Mounin (1970), présenté sous le titre très « manuelistique » d'*Introduction à la sémiologie*, est en réalité un recueil d'articles publiés entre 1958 et 1970, sans apparente progression ni organisation hiérarchisée du propos.

référence ou l'un des courants théoriques qui y sont représentés. Ainsi, il ne fait guère de doute que les titres de Deledalle (1979), Coquet (1982), Everaert-Desmedt (1990), Landowski (1997), bien que devenus aujourd'hui des ouvrages de référence, sont écartés du corpus, étant donné qu'ils affichent un cadrage sur Peirce, Greimas ou l'École de Paris. On notera cependant que le critère porte sur l'ambition déclarée des auteurs, et non sur les données elles-mêmes qu'ils donnent à lire. Si les cas cités ci-dessus ont le mérite de la clarté, c'est loin d'être la règle. Nous verrons ainsi que le décalage entre le cadrage déclaré et le cadrage réel constitue l'une des caractéristiques remarquables de certains manuels. Restent les cas où une qualification est apportée au terme *sémiotique* (*du discours, des textes, du récit*), sans que le lecteur naïf soit toujours en mesure de savoir s'il s'agit d'une branche de la discipline (par exemple à la manière de la *sociologie urbaine*, qui laisse exister d'autres sociologies à ses côtés) ou si la qualification s'applique à l'ensemble du champ sémiotique pour en signaler l'orientation théorique actuelle (par exemple à la manière du désignant *physique quantique*, qui relègue forcément les autres paradigmes au statut de versions antérieures des savoirs disciplinaires légitimes). Ici encore, il nous semblait que ces ambiguïtés méritaient d'être prises en considération.

Enfin, une exclusion évidente, sur laquelle il n'est guère besoin de s'appesantir ici, est celle des anthologies de textes. Compléments souvent indiqués des manuels ici étudiés et en cela témoins tout aussi précieux de l'institutionnalisation d'une discipline, ils n'en répondent pas moins à des codes rhétoriques qui les rendent incomparables aux manuels.

Une fois appliqués, ces critères garantissent une certaine homogénéité au corpus. Gardons-nous cependant de penser que les titres rassemblés sont envisageables comme un ensemble clos. Il faudra constamment garder à l'esprit que nos observations subissent potentiellement le parasitage d'une série de filtres, dont ne pourrons toujours garantir le contrôle et l'explicitation. Ainsi, il aurait fallu en toute rigueur mesurer la part des évolutions affectant le genre du manuel de discipline scientifique dans son ensemble, indépendamment du cas particulier de la sémiotique. Il aurait fallu également faire une place aux développements qu'a connus la discipline elle-même (notamment sa place dans les cursus universitaires), indépendamment de sa place dans la production de manuels. Enfin, une troisième variable qu'il est bien difficile de pouvoir complètement neutraliser est celle des conditionnements dus à notre propre point de vue d'analyste. Nous avons nous-même été formé à la sémiotique d'une certaine manière (par un manuel en particulier) et sommes inscrit nous-même dans une certaine distribution des connaissances sémiotiques légitimes. Le regard que nous portons sur la production ici considérée est forcément conditionné par ces dispositions et cette position. Nous avons fait de notre mieux pour que ce conditionnement ne nous conduise pas trop souvent vers des formes d'illusion rétrospective ou de normativité larvée.

2. La discipline : corps et âme

2.1. Partages intra-disciplinaires

2.1.1. *De la sémiologie à la sémiotique narrative* — Le corps conceptuel de base posé par Roland Barthes dans ses « Éléments » est clairement celui de la linguistique structurale : principes d'immanence et de pertinence, signifiant / signifié, arbitraire / motivé, syntagme / paradigme, dénotation / connotation. Ce dernier couple résistera mieux que les autres à l'éclipse de la mode structurale et, surtout, à la réévaluation de la dépendance de la sémiotique par rapport à la linguistique.

Barthes pose également au centre de sa démarche le concept de signe, dont il propose une typologie et à propos duquel il mène une enquête terminologique transhistorique. Cette centralité du signe et les opérations typologiques et méta-terminologiques qui l'accompagnent caractériseront un pan important du corpus qui suivra. D'autant que, du classement des signes, on glisse rapidement au classement des codes, voire au classement des objets eux-mêmes. Ce glissement est bien représenté par Guiraud (1971), qui se fonde notamment sur l'opposition entre les sciences et les arts¹⁰, ce qui le conduit à situer la sémiologie aux confins de l'herméneutique.

Mais la principale ligne de fracture qui s'impose dès le début des années 1970 et se rigidifie d'emblée pour conditionner toutes les présentations futures est bien sûr celle entre une « sémiologie de la communication » et une « sémiologie de la signification ». Mounin (1970) prend nettement le parti de la première, mais en situant la seconde comme l'un des horizons de la discipline :

Lorsqu'elle ne se réduit pas purement et simplement à la théorie de la connaissance, la « sémiologie de la signification » s'attaque avec un outil qui n'est pas exactement fait pour cette tâche à l'étude des significations spécifiques de faits sociaux ou esthétiques. C'est sans doute par là qu'on pourra terminer la constitution de la sémiologie; ce n'est sûrement pas par là qu'il fallait la commencer. (Mounin, 1970, 4^e de couverture).

Cette articulation entre les deux sémiologies va vite muer en une opposition exclusive, la sémiologie de la communication (volontiers caricaturée par les successeurs en sémiologie du code de la route) apparaissant dès la fin des années 1970 comme la préhistoire de la discipline. Chez Mounin, c'est pourtant encore seule la première qui donne les meilleurs gages de scientificité, contre le babélisme des modes intellectuelles. La notion de code y est évidemment tout à fait centrale et s'applique à des objets comme les symboles mathématiques ou chimiques, le code de la route ou les blasons héraldiques. D'une manière très significative, l'index recense, plutôt que des concepts, les objets traités par cette *Introduction*.

10. On notera au passage qu'il réserve également une place à la pensée sauvage et aux mantiques (Guiraud, 1971, pp. 70 sv.).

Martinet (1973) s'inscrit directement sur la ligne définie par Mounin (1970), dans un ouvrage qui se veut nettement plus vulgarisateur que celui de son prédécesseur, publié chez Minuit. Ses *Clefs pour la sémiologie* paraissent dans une collection qui balaie des domaines aussi divers que l'océanographie, l'occitanie, la sexologie ou le zen. Dans cette belle brochette de savoirs communs, la sémiologie apparaît dans sa version très communicationnelle, voire même carrément informationnelle, dominée par le fonctionnalisme linguistique (Martinet) et les théories de l'information (Shannon et Weaver). Par rapport à Mounin, on peut signaler ici une meilleure intégration des auteurs anglo-saxons : outre Shannon et Weaver, c'est Ogden et Richards (et leur fameux triangle), mais aussi Bloomfield, qui font leur apparition. Le noyau de concepts s'élargit de la linguistique (l'axe Saussure-Martinet) à la théorie des systèmes d'information, qui oriente ici encore le propos vers un versant typologique. Le geste de classement (des signes, des codes) s'impose clairement comme l'un des principaux réflexes disciplinaires.

Ce paradigme informationnel-fonctionnaliste est encore bien représenté chez Carontini & Peraya (1975) : Buysens, Prieto et Martinet y sont discutés au travers du prisme de Mounin. Il faut cependant signaler les particularités que ces auteurs introduisent dans ce schéma désormais bien rôdé. D'abord, on trouve chez eux une attention au caractère plus ou moins historiquement déterminé des pratiques signifiantes que prend en charge la sémiologie. C'est là presque un hapax dans le corpus, qui annonce les importants développements que donnera Klinkenberg (1996) à ces aspects. Ensuite — et c'est là leur point central — ils déplacent l'intérêt de la discipline du signe vers le texte (comme productivité) et, à partir des théories développées par Althusser et Kristeva, ouvrent la sémiotique au « champ nouveau » de l'intertextualité et de la typologie des textes.

Cette perte de centralité du signe (indexée chez Carontini et Peraya sur une lecture idéologique des concepts) coïncide avec l'entrée en scène de la sémiotique greimassienne. Avec Courtés (1976), on voit en effet apparaître une nouvelle institution de la discipline, aux deux sens du terme : inséparablement une nouvelle gamme de savoirs labellisés et légitimés, et une nouvelle forme de diffusion de ces savoirs. La préface de Greimas vient d'emblée placer le discours du manuel sous l'autorité symbolique d'un maître, principale référence utilisée dans la suite de l'ouvrage, qui redéfinit le domaine disciplinaire : la sémiotique a pour centre l'analyse narrative des discours, et pour centre de ce centre la spécialité française de ce type de démarche. C'est avec ce titre que l'on voit apparaître un premier véritable index des notions¹¹, qui délaisse les inventaires d'objets pris en charge par

11. C'est le premier titre également à marquer typographiquement et systématiquement les usages terminologiques par les italiques. L'attention accordée aux systèmes notationnels est une autre caractéristique marquante des manuels greimassiens, qui développent également une réflexion méta-terminologique : Courtés (1976, p. 107) voit dans l'empreinte spatio-temporelle de la terminologie la dimension fondamentalement anthropologique de la sémiotique, tandis que Fontanille (1998, p. 11) évoque le passage du métalangage sémiotique du stade de la « formalisation » à celui de la « schématisation ».

la discipline; celle-ci a abandonné l'appellation « sémiologie » pour lui préférer « sémiotique ».

À vrai dire, le manuel de Courtés se veut surtout « une initiation à la linguistique discursive » (Courtés, 1976, p. 27). Mais l'auteur entretient l'ambiguïté entre ce cadrage plutôt serré et le « rôle de "manuel" de sémiotique générale » (*ibid.*) qu'il entend malgré tout faire jouer à son ouvrage. L'indétermination entre un découpage restreint (l'initiation à l'analyse narrative et discursive, selon la méthode greimassienne) et un découpage large (l'initiation à la sémiotique générale) est l'une des constantes des manuels d'empreinte greimassienne qui, quel que soit le degré d'explicitation qu'ils donnent à leurs intentions, n'en demeure pas moins toujours marqués par cette double focale¹².

Cette sémiotique a en tout cas bien consommé sa rupture avec la sémiologie de la communication : « [...] le problème du sens — dont voudrait s'occuper la sémiotique — dépasse largement, en l'intégrant, celui de la communication qui n'en est qu'une forme particulière », annonce clairement Courtés dès 1976 (p. 34). *Exit* « l'intention de communiquer » chère à Mounin, *exit* aussi les typologies de codes et les multiples déclinaisons de la discipline sous la forme de « sémiologie de $x/y/z$ ». La discipline se dote désormais d'un objet propre : « la narrativité », et surtout se définit elle-même comme un « faire », « le faire sémiotique » (Courtés, 1976, pp. 35–37). C'est l'horizon d'une véritable autonomie disciplinaire qui est ici posé. Dès lors, les lignes de partages internes correspondent aux différents stades du protocole d'analyse proposé. En somme, le caractère hautement intégré du modèle disciplinaire garantit son unité, et le geste du classement (des types de signes ou des types de codes) est ici remplacé par celui de la distinction des étapes à parcourir par l'analyste. Certains domaines (comme celui des modalités) sont encore à explorer, mais ils le seront dans un cadre qui est globalement déjà bien défini, ce qui fait dire à l'auteur que « la sémiotique narrative et discursive, élaborée par et/ou dans la perspective de A.J. Greimas, se présente comme un faire concret, imparfait certes, mais de caractère opérationnel et annonciateur de recherches et de découvertes possibles et à venir » (Courtés, 1973, p. 106). Ce caractère intégré du modèle disciplinaire, sous la forme d'un protocole d'analyse, affecte également, comme nous le verrons, le positionnement externe de la sémiotique.

Le cadre posé par le manuel de Courtés est radicalisé par la présentation donnée quelques années plus tard par le Groupe d'Entrevernes (1979), elle aussi rattachée explicitement aux « procédures d'analyse et [à] la méthodologie proposée par A.J. Greimas » (p. 9). À part cette mention, l'ouvrage ne prend plus du tout la peine de situer la discipline dans un cadre plus vaste, ni d'en présenter les

12. Plusieurs formulations, chez Courtés ou chez d'autres greimassiens, laissent bien entendre qu'il y a d'autres sémiotiques possibles; mais il n'en est jamais question (ou très peu) dans les manuels examinés ici. Ce constat résonne sans doute ici comme un défaut. Précisons cependant que cette caractéristique peut expliquer la grande efficacité des manuels greimassiens auprès des étudiants, puisqu'ils présentent un savoir unifié, systématisé et cohérent.

éventuelles divisions internes — on retrouve ainsi la même confusion entretenue entre sémiotique greimassienne, sémiotique textuelle et sémiotique tout court. Le propos mise plutôt sur l'explicitation d'un système de concepts interdéfinis, qui s'impose comme un "déjà-là". Son caractère de métalangage est souligné par le recours à toute une signalétique, dont l'acquisition est conçue comme une étape en soi du travail d'initiation (p. 19). L'abondance et la diversité des procédés typographiques utilisés dans l'ouvrage accentuent chez le lecteur le sentiment (premier) d'une opacité construite, et donc la volonté (seconde) de briser cette opacité par une bonne maîtrise des codes qui l'ont construite. Parmi les fonctions de ces procédés typographiques, on signalera la distinction entre l'exposé théorique et son application sur un texte concret. D'autres manuels avant celui-ci articulaient évidemment la théorie et la pratique, mais nous avons ici affaire à de véritables « exercices pratiques », qui sont là pour témoigner de l'applicabilité de la théorie.

Inévitablement, le terme d'« école » apparaît peu après pour désigner ce type d'approche : l'ouvrage d'Everaert-Desmedt (1981) annonce qu'il s'adresse principalement à des « professeurs de français » et qu'il présente une méthode d'analyse « selon l'école de A.J. Greimas ». Cette "scolarisation" de la discipline (dans les deux sens du terme donc : entrée dans l'institution scolaire, par le biais d'une de ses "écoles" théoriques) s'accompagne des principales caractéristiques déjà pointées pour les deux titres précédents : un déroulé syntagmatique des concepts greimassiens, une temporalisation du parcours d'initiation, conçu comme une pratique, un débrayage complet du propos, misant sur l'interdéfinition et l'immanence, une articulation solide entre théorie et pratique. On notera cependant l'ouverture des « applications » proposées à des objets jusque-là laissés de côté par les manuels greimassiens, qui se concentraient sur des objets textuels littéraires. Cette ouverture à d'autres formes de narrativité entraîne nécessairement quelques bougés dans la définition disciplinaire. L'analyse de la publicité couple par exemple les aspects narratifs et argumentatifs. Quant à l'analyse d'un livre pour enfants, elle offre l'occasion d'une rencontre assez inédite entre les technicismes de Greimas et l'essayisme critique de Barthes :

Musti est le produit stéréotype de l'éducation bourgeoise. [...] Le livre est donc une condamnation des valeurs créatives au bénéfice des valeurs utilitaires. Il exerce le même rôle que les jouets dont parle Roland Barthes dans les *Mythologies* [...]. (Everaert-Desmedt, 1981, pp. 153–159).

On trouve encore une étude comparée de deux attractions foraines (le train fantôme et le palais des glaces), qui représente à notre connaissance l'une des premières incursions (en manuels) dans la sémiotique de l'espace.

Cette ouverture vers d'autres objets — sans doute plus simples et plus communs que les contes réalistes affectionnés par les greimassiens — et donc vers d'autres sensibilités d'analyse peut se lire également en écho à ce constat, posé par l'auteure, d'une certaine suspicion pesant sur la discipline. Pour la première fois, le manuel est forcé de faire état de critiques, qui tranchent avec la belle assurance de certains :

La sémiotique narrative a des détracteurs. On l'accuse d'ésotérisme, on lui reproche de faire de longs détours pour montrer des évidences, on prétend qu'elle néglige l'aspect esthétique du texte, on dit encore que les sémioticiens forcent le récit pour le faire entrer dans un moule préétabli. (Everaert-Desmedt, 1981, p. 229)

2.1.2. *Alternatives anti-greimassiennes* — C'est que, parallèlement à cette émergence et à ce développement des manuels greimassiens, la lignée barthésienne se poursuit, notamment avec l'ouvrage de Bernard Toussaint (1978). « Signe », « message », « communication » y occupent une bonne place, dans un cadre conceptuel hérité de la linguistique¹³. Les partages disciplinaires sont ici encore fondés sur les distinctions entre différentes sémiotiques-objets (cinéma, BD, publicité, peinture, etc.), qui commencent à avoir chacune leurs représentants attirés et qui connaissent des modes plus ou moins éphémères — « la sémiologie des odeurs n'est pas née » (Toussaint, 1978, p. 36).

Tandis que Barthes et Greimas font école, on oublie presque que la sémiotique est née aussi de Peirce. L'ouvrage de Pesot (1979) nous le rappelle, en même temps qu'il pointe précisément l'oubli dans lequel « la sémiologie du monde francophone » (Pesot, 1979, 4^e de couverture) tient le philosophe américain. L'auteur est québécois et cette remarque en 4^e de couverture témoigne bien d'une nette fracture entre la tradition européenne et la sémiotique du continent américain. Une fracture que l'ouvrage ambitionne de combler, en faisant une place, aux côtés de Peirce, à la sémiotique d'Umberto Eco, qu'il présente comme une « science de la culture », troisième voie possible entre les sacro-saintes sémiotique de la communication et sémiotique de la signification. La première apparaît ici encore très développée, mais comme un bloc presque détachable du reste, comme si les concepts de Prieto, Buysens, Martinet et de la cybernétique avaient fini par faire corps et, surtout, par n'être plus indispensables pour faire exister le champ disciplinaire de la sémiotique. Celle-ci est, chez Pesot, nettement articulée autour des concepts peirciens, qui sont ici exposés dans les détails et font l'objet de discussions du cru de l'auteur.

Résolument anti-greimassienne également est l'entreprise d'Eco (1988), qui s'annonce comme une histoire conceptuelle du signe et qui, à partir de ces prémisses, définit la sémiotique comme « la discipline qui étudie la vie de la *sémiose* » (Eco, 1988, p. 26) — les textes et les discours n'apparaissant pas comme un cadrage disciplinaire adéquat, encore moins dans leur spécialisation esthétique. On retrouve dès lors, non pas la figure du « protocole d'analyse », mais celle du « classement » des signes. Cette approche est très marquée par les philosophies du langage anglo-saxonnes, mais l'ouvrage fait droit également à « l'approche structuraliste », « qui a donné les impulsions décisives en matière d'étude des signes » (Eco, 1988, p. 81). De sorte que le partage s'institue entre, d'un côté, « pas mal de linguistes

13. Il est intéressant de remarquer que, dans un tel cadre (avec son découpage en phonologie, syntaxe, morphologie, sémantique), Greimas est présent en tant que « l'un des « découvreurs » principaux de la sémantique » (Toussaint, 1978, p. 30).

structuralistes [qui] ne se sont jamais intéressés à la sémiotique en tant que telle » et, de l'autre, « Peirce et Morris [qui] figurent assurément parmi les sémioticiens les plus importants, mais [qui] n'étaient pas structuralistes » (*ibid.*). Le structuralisme et la batterie d'instruments qu'il a développée font désormais partie de l'archive de la discipline et permettent d'en préciser les partages internes. Au-delà de cette opposition, Eco (1988) signale bien entendu également l'introduction au premier plan des concepts d'interprétant, de sémioses et surtout d'encyclopédie dans le corps théorique de la discipline. Présenté à l'issue d'une discussion sur les approches sémantiques de la signification, le concept d'encyclopédie en particulier débouche sur une représentation de la sémiotique comme « pratique incessante », non pas au sens greimassien de description des structures textuelles, mais parce que « les signes constituent [...] bien une *force sociale*, et non de simples instruments reflétant des forces sociales » (Eco, 1988, p. 133). On voit ici s'amorcer une articulation entre la sémiotique et la sociologie, qui sera développée par Klinkenberg (1996).

2.1.3. *L'émergence du discours* — En attendant, la décennie 1990 signale une seconde vague de manuels centrés sur la doctrine greimassienne, présentant quelques inflexions notables par rapport à leurs prédécesseurs.

Quinze ans après son manuel de 1976, Courtés reprend le collier avec un titre qui impose d'emblée une nouvelle notion phare : le discours. L'ambiguïté demeure cependant, entre cette « sémiotique du discours » (mais y en-t-il d'autres ? l'auteur le laisse entendre, mais ne précise pas lesquelles), une « école », dite « de Paris », par ailleurs présentée comme une version « standard » ou « classique » de la discipline¹⁴, et une « sémiotique générale », horizon dans lequel la 4^e de couverture inscrit explicitement l'ouvrage¹⁵.

Le déroulé du protocole d'analyse intègre évidemment les dernières avancées de la recherche (une large part est faite ainsi aux modalités et à l'énonciation ; on voit apparaître les notions d'embrayage et de débrayage), mais répond globalement aux mêmes caractéristiques formelles que les titres précédents. Greimas est de plus en plus amplement commenté et discuté ; de même, on retrouve de nombreuses applications de la théorie (on peut même parler d'une certaine inflation de l'étude de cas dans l'économie générale du manuel), qui se risquent ici à des objets bien peu textuels, comme la grève ouvrière ou le cortège funèbre. La bibliographie, très fournie, témoigne en outre d'une explosion, dans les années 1980, de la production sémiotique spécialisée, due pour l'essentiel à des élèves de Greimas.

En dépit du maintien de ces traits de continuité, le ton a changé, comme le cadrage du propos. L'intégration de la problématique énonciative oblige à adopter une perspective beaucoup plus large que celle de la seule *doxa* greimassienne. L'ancrage demeure évidemment très linguistique, mais les considérations sur la

14. Voir, par exemple : « [...] la terminologie sémiotique "classique" est ici reprise [...] » ; « [...] notre sémiotique, souvent dite "standard" [...] » (Courtés, 1991, pp. 3–4).

15. « Cet ouvrage, manuel de sémiotique générale, [...] ». (Courtés, 1991, 4^e de couverture).

nature du langage et sur son rapport avec la réalité sont conduites sur une tonalité très essayiste, presque humaniste, qui tranche avec le technicisme strict auquel ce type de manuel nous avait habitués. On trouve par exemple cette intéressante précision terminologique sur l'emploi métalinguistique du terme *manipulation*, comme s'il fallait désormais se prémunir explicitement des connotations de la langue naturelle : « Dans son acception sémiotique — qui exclut tout trait d'ordre psycho-sociologique ou moral — le terme de manipulation désigne tout simplement la relation factitive (= faire faire) selon laquelle un énoncé de faire régit un autre énoncé de faire. » (Courtés, 1991, p. 109)¹⁶. L'auteur prend également la peine d'explicitier et de contextualiser longuement son ancrage théorique européen saussuro-hjelmslévien ; le principe d'immanence, qui jadis pouvait être simplement posé comme un acquis de départ, fait ici l'objet d'une longue justification.

C'est sans doute une autre conséquence du déplacement du champ des problématiques vers le nouveau concept central d'énonciation, auquel est consacrée toute la dernière partie de l'ouvrage. Comme on le verra, ce déplacement aura également un impact sur le positionnement disciplinaire externe de la sémiotique.

La manière dont Fontanille (1998) présente cette nouvelle centralité du *discours* et des concepts qu'il implique est sensiblement différente de celle adoptée par Courtés (1991). Tandis que le co-auteur du *Dictionnaire* opposait la sémiotique discursive à la linguistique phrastique, Fontanille inscrit la sémiotique du *discours* — et plus particulièrement du *discours en acte* — comme une « perspective » prenant sens contre la sémiotique du *signe*. La manœuvre appelle plusieurs observations. Premièrement, elle n'élimine pas complètement les ambiguïtés, en synchronie, entre le choix de cette perspective particulière et la discipline sémiotique dans son ensemble¹⁷. Deuxièmement, elle situe, pour la première fois aussi nettement, les outils et protocoles de l'école greimassienne dans une diachronie disciplinaire qui les déborde, et qui reste pourtant celle de la sémiotique. Troisièmement, ce mode de présentation a notamment pour effet de produire une sorte d'historiosophie de la discipline — nous caricaturons volontairement —, dans la mesure où son passé est constitué en archive, à partir de laquelle est démontrée la pertinence des avancées du présent, ou plutôt du passé récent¹⁸. La sémiotique a connu son moment structuraliste, ignorant des pans entiers de problématiques qui, comme

16. Il insiste un peu plus loin, à propos de *tentation* : « [...] si le manipulateur s'appuie sur la dimension pragmatique et propose au manipulé un objet de valeur donné, l'on aura la tentation (terme dont il faut expurger toute connotation morale) [...]. » (Courtés, 1991, p. 111).

17. En témoigne par exemple cette formulation, où il n'est pas clair à nos yeux si la « perspective discursive » apporte une caractérisation déterminative ou bien une caractérisation explicative à « la sémiotique » : « Dans une perspective linguistique, l'expression de la modalité est très variable [...]. C'est pourquoi, dans une perspective discursive, la sémiotique a retenu un nombre fixe de prédicats modaux [...]. » (Fontanille, 1998, pp. 163-164).

18. Car il faut noter que les dernières sections de l'ouvrage, en particulier celles portant sur « action, passion, cognition », adoptent une tonalité beaucoup plus exploratoire et des formulations plus hypothétiques.

les émotions et les passions, trouvent maintenant leur juste place dans l'*épistémè* de la discipline ; le carré sémiotique appartient aux « modèles classiques », ayant laissé des questions en suspens, auxquelles la structure tensive s'efforce de répondre (Fontanille, 1998, p. 50) ; même Saussure et Peirce sont lus d'une manière telle qu'ils semblent conduire tout naturellement aux concepts de *visée* et de *saisie* (voir notamment Fontanille, 1998, p. 32). Le structuralisme, mais aussi bien les théories peirciennes, sont ici présentés comme une *doxa*, dont les figements cachent des territoires encore inexplorés. C'est le coup de force de ce manuel : il embrasse toute l'archive conceptuelle, mais plutôt qu'en faire une présentation encyclopédique, il la met au service d'une démonstration particulière, par le biais d'une construction dialectique. Celle-ci invite au passage à un certain relativisme épistémologique, qui rejoint à certains égards la perspective défendue dans Eco (1988) — même si là c'est bien sûr le concept de *signe* qui occupait la place centrale.

Quant à ses objets, cette sémiotique du discours présente à la fois, apparemment, un élargissement spectaculaire de son spectre (les passions, les sensations) et, concrètement, un resserrement sur le discours littéraire comme seule véritable matérialité manipulable. Fontanille (1998) utilise ainsi un texte de Céline comme « discours concret » pour explorer le « monde des odeurs » (Fontanille, 1998, p. 238). La littérature apparaît dès lors comme une sorte de *by-pass* pour aborder l'objet sémiotique, aussi passionnel et sensoriel soit-il.

On notera également que la perspective de Fontanille fait se rejoindre l'analyse de l'énonciation et la science de la culture. C'est dans le chapitre sur l'énonciation qu'est présentée, pour la première fois dans le corpus, la sémiosphère lotmanienne, ici aussi revisitée au prisme de la terminologie tensive (Fontanille, 1998, pp. 283s.). Tout comme la plupart des autres concepts présentés, l'énonciation subit une lecture rétrospective qui permet à la fois d'archiver¹⁹ et de réorienter un parcours de connaissance, en l'occurrence vers la notion de *praxis énonciative*. C'est par le biais de cette réorientation que l'analyse de l'énonciation conduit « aux horizons de la culture toute entière » (Fontanille, 1998, p. 253).

Le propos de Bertrand (2000), tout en s'inscrivant dans le même cadre théorique général, adopte une stratégie toute différente. L'énonciation est bien, là aussi, le concept central, mais il est traité dès les premières sections de l'ouvrage. En outre, l'objectif avoué de l'auteur est, dès son titre, d'inscrire son initiation « dans un champ de spécialité : la littérature » (Bertrand, 2000, p. 14). Il en découle une conséquence évidente, qui est pourtant pour la première fois explicitée aussi clairement dans un manuel de sémiotique : si l'objet de la discipline est le sens, la sémiotique s'intéresse en réalité « au "paraître du sens" appréhendé à travers les formes du langage, et plus concrètement, à travers les discours qui le manifestent, le rendent communicable et en assurent l'incertain partage » (*ibid.*, p. 7).

19. Voir par exemple : « La typologie des instances d'énonciation a eu son heure de gloire, et on peut considérer aujourd'hui cet aspect des choses comme acquis. Il serait imprudent de continuer dans cette voie [...] » (Fontanille, 1998, p. 267).

Ces restrictions explicites n'empêchent pas l'ouvrage de présenter par moments les dehors et l'ambition d'un précis d'histoire de la sémiotique générale. Entre les présentations d'outils théoriques et les analyses de cas, l'auteur propose en effet de régulières discussions rétrospectives sur la manière dont la discipline — entendez : sa branche saussuro-greimassienne²⁰ — a vu émerger telle ou telle problématique dans son champ de compétences. Au fil de ces aperçus historiques, la césure entre un paradigme structural et un paradigme tensif s'impose de plus en plus nettement.

Le domaine sémiotique retrouve également un autre principe de fragmentation, proche de celui qui caractérisait les premiers titres examinés : en situant son ouvrage dans un certain « champ de spécialité : la littérature », il précise en même temps qu'il existe d'autres « sémioticiens de diverses spécialités » ; sa bibliographie comporte ainsi des sections particulières consacrées à la « sémiotique des passions » et à la « sémiotique visuelle », qui apparaissent comme des sous-champs institués, dotés de leurs « spécialistes » respectifs²¹. Cette spécialisation des partages intra-disciplinaires n'élimine pas pour autant la veine plus généraliste du corpus.

2.1.4. *La lignée généraliste* — Avec les trois derniers titres, on aborde en effet un positionnement éditorial (et, du même coup, disciplinaire) très différent de celui des manuels de la section précédente. L'ouvrage de Marty & Marty (1992) est le quatrième titre de la collection « 99 réponses sur », dont les trois précédents étaient consacrés à la préhistoire, la Grèce antique et l'orientation. C'est dire à quel point la sémiotique apparaît comme un secteur à part entière (prioritaire même, dirait-on) de la culture générale (de la culture pratique même, dirait-on). Le fameux *Précis* de Klinkenberg (1996) paraît d'abord à Bruxelles chez De Boeck Université, mais fut surtout diffusé dans sa réédition rapide, en 2000, dans la collection « Points – Sciences humaines » au Seuil. C'est ici la circulation géographique entre la première et la deuxième édition qui vaut à nos yeux comme bon indice de généralité, outre la réputation plutôt œcuménique de la collection « Points », qui est loin d'être destinée exclusivement à un public universitaire. Enfin, il nous a paru intéressant d'intégrer à notre liste le site qu'entretient Louis Hébert (s.d.) et qui, sous le titre de *Signo*, présente aux internautes de tout poil « des théories sémiotiques et des théories proches de la sémiotique » (Hébert, s.d., page d'accueil) ; l'outil propose également un dictionnaire en ligne.

C'est dire que la vocation “grand public” de la discipline ne s'est pas épuisée au fil des années et que, parallèlement à la spécialisation croissante dont elle a pu faire l'objet dans certains de ses secteurs, elle demeure visible et connaissable comme un projet disciplinaire unitaire, dont le profane (« l'honnête homme », comme dit encore Klinkenberg [1996, p. 11], vingt ans après Carontini & Peraya) peut faire le tour.

20. Ce cadrage est ici défini explicitement, mais très rapidement, en opposition à la tradition peircienne (Bertrand, 2000, p. 8).

21. Il faut signaler que, même dans la section bibliographique consacrée aux périodiques de sémiotique, le recensement est très européen-centré.

Comme leur titre l'indique, les *99 réponses...* de Marty & Marty (1992) reposent sur une construction très particulière du propos. Découpé en 99 entrées, celui-ci se déploie à chaque fois en deux temps : une brève réponse qui livre une définition de base ou un fragment de *doxa* sur la question soulevée, suivie d'un développement plus problématisant. Cette division en 99 questions est évidemment un peu artificielle — on doute très fort que le lecteur lambda se pose tout seul la question 42 (« Quels sont les éléments indécomposables du phanéron ? »), sans être passé préalablement par une introduction à la théorie peircienne. De sorte que la liste de questions est également structurée sous la forme d'un organigramme. Celui-ci pose d'emblée le geste fort de ce manuel, à savoir la division des « théories » en, d'une part, « narratologie », d'autre part, « sémiotique peircienne ». L'adoption d'une visée d'ensemble coïncide donc ici avec une nette asymétrie entre un auteur ayant donné son nom à un type de sémiotique particulier, et une seconde branche présentée sous la forme d'une spécialisation dans la science du récit. Les auteurs ne s'en cachent pas : à leurs yeux, seule la sémiotique peircienne peut « mériter le nom de sémiotique générale » (Marty & Marty, 1992, n.p.). Celle-ci doit s'imposer contre « l'impérialisme de la sémiolinguistique » (q. 11)²² — voilà qui pose de manière assez polémique les partages disciplinaires.

Reste que les auteurs font droit aux concepts greimassiens, mais ceux-ci sont minoritaires par rapport à la série peircienne (la phanéroscopie, les types de signes, le treillis de signes, sont présentés dans les détails). Celle-ci s'inscrit au sein d'un champ disciplinaire largement cadastré, qui laisse une place à la sémiotique lotmanienne, au Cercle de Toronto, à la « sémiophysique » également, aux approches plus mathématisantes de la sémiotique, à la « sémiologie de la communication », qu'on n'avait plus revue depuis un moment et dont les auteurs signalent d'ailleurs qu'elle « a pratiquement disparu » (Marty & Marty, 1992, q. 24).

Si la préférence théorique des auteurs va nettement à Peirce, les instruments appartenant à d'autres traditions (et rattachés explicitement à ces autres traditions) sont néanmoins présentés en citant les références *ad hoc* et avec un grand souci de vulgarisation. Il y a plus, et ceci est une petite nouveauté : l'ouvrage propose divers questionnements sur des concepts traditionnels d'analyse grammaticale (pronom, déterminant), ou littéraire (texte, personnage, narrateur), revisités au prisme des théories sémiotiques peircienne, barthésienne, saussuro-hjelmslévienne, greimassienne. Manière de situer la discipline au-dessus de la mêlée des partages disciplinaires institués.

Klinkenberg (1996) fait lui aussi de la sémiotique une « métathéorie » (Klinkenberg, 1996, p. 10), mais cette position ne coïncide pas chez lui avec l'adoption d'une perspective peircienne, comme c'était le cas chez Marty & Marty.

22. L'ouvrage de Marty & Marty n'est pas paginé. La mention *n.p.* renvoie aux pages de la préface ; dans les autres cas, nous renverrons au numéro de la question, précédé de la mention *q.*, pour « question ».

À vrai dire, son *Précis* échappe largement aux catégories de classement reçues jusqu'à présent et signale sans doute un point de rupture important dans le procès d'institutionnalisation que nous décrivons ici. La grande richesse du paratexte témoigne à elle seule de l'ambition de synthèse et de systématisation qui anime ce projet, dont l'ampleur est inédite à bien des égards. Jamais index n'a été aussi fourni, varié et hiérarchisé, jamais bibliographie n'a embrassé une telle gamme de publications et, surtout, n'a reflété l'institutionnalisation et l'internationalisation de la discipline : aux côtés des « instruments de travail », l'auteur a recensé les « associations et centres », les « revues », les « collections », les « mélanges et actes de congrès », de Paris à Tübingen, de Baden-Baden à Indianapolis, de Timișoara à São Paulo. Pour la première fois, la sémiotique est ainsi représentée comme une pratique de recherche s'appuyant sur un important réseau d'instances, réparties aux quatre coins du globe.

Cette ouverture du spectre imprègne évidemment le corps de l'ouvrage, qui s'organise globalement en deux grands moments.

Le premier moment (chapitres I à V) propose une vaste resystématisation du corps conceptuel traditionnel de la sémiotique, envisagé dans toutes les orientations théoriques qu'elle a pu prendre et dans tous les courants qui les ont représentées. La présentation n'est pas historique cependant ; il s'agit bien de redonner une cohérence interne à divers instruments élaborés certes successivement dans l'histoire de la discipline, mais proposés ici dans un nouveau cadre d'intelligibilité *sui generis*. On retrouve ainsi les volets « sémiotique de la communication » et « sémiotique de la signification », ici articulés par le biais du concept de « décision sémiotique » ; Saussure et Peirce sont certes les « pères fondateurs » de la discipline (Klinkenberg, 1996, p. 22), mais surtout deux auteurs à partir desquels on peut déduire un nouveau « modèle tétradique » du signe, qui fait la part belle au concept de stimulus ; les concepts bien connus de la linguistique fonctionnelle de Martinet, ceux de la narrativité greimassienne et ceux de la sémantique sont ici considérés dans le cadre des instruments de la « description sémiotique » ; celle-ci trouve son point d'ancrage dans le principe très général « d'opposition » (avec ses dérivés « conjonction » et « disjonction »), ressorti ici du cadre de la sémantique greimassienne pour figurer parmi les fondamentaux du sémioticien généraliste.

Le second moment de l'ouvrage (chapitres VI à IX), tout en s'inscrivant dans la continuité du premier²³, présente des *inputs* plus propres à l'auteur, inspirés principalement de la sociolinguistique (la variation), de la pragmatique (les sens implicites), de la rhétorique (la figure), de la sémiotique visuelle (les signes

23. Nombreux sont les renvois ponctuels, de l'exposé encyclopédique vers les chapitres plus prospectifs, comme lorsque l'auteur livre une critique du schéma de la communication de Jakobson qui anticipe sur la problématique de la variation et de la pluricodie (Klinkenberg, 1996, p. 59).

iconiques)²⁴, qui réorientent véritablement le projet disciplinaire vers une conception variationniste et corporalisée des processus de signification.

Cette réorientation s'appuie cependant sur un parti-pris qui est, lui, déjà bien ancien dans la discipline et dont nous avons déjà rencontré plusieurs remises en question : la centralité du concept de signe. L'auteur se réclame ici tout naturellement d'Eco (1988), qu'il a adapté en français, mais sans adopter pour autant la perspective d'une philosophie du langage chère à l'Italien. Le signe permet à Klinkenberg de nouer autour de lui et d'une manière singulière toutes les questions qu'a pu affronter la sémiotique au fil de son développement. Le parcours génératif greimassien n'est donc pas évacué du panorama ; chapeauté par le concept de *médiation*, il se trouve intégré dans le cadre d'une théorie du « signe narratif » (Klinkenberg, 1996, pp. 78 sv.).

Ces divers déplacements et reformulations au sein du corps disciplinaire témoignent d'une grande plasticité interne de la sémiotique. Comme pour la compenser symboliquement, nombreux sont les manuels qui soulignent la permanence historique de la discipline, qui s'incarne dans une série de grandes figures de référence. Les variations sont cependant là aussi très nombreuses au fil du corpus examiné.

2.2. *Historicité et panthéon*

Barthes (1964) pose d'emblée un important cadre de références légitimes, qui connaîtra diverses modulations et reprises chez ses successeurs. C'est à vrai dire toute l'unité du champ intellectuel des sciences humaines, avec la linguistique en place de choix, qui apparaît au travers des noms de Saussure, Hjelmslev, Brøndal, Troubetzkoy, Jakobson, Lévi-Strauss Martinet, Guiraud, Merleau-Ponty. Certains disparaîtront rapidement (Troubetzkoy, Brøndal, Guiraud), d'autres se maintiendront plus (Saussure, Hjelmslev, Jakobson) ou moins (Martinet, Lévi-Strauss) longtemps parmi les autorités citées ; Merleau-Ponty représente quant à lui le cas à peu près unique d'une référence posée par Barthes, puis longtemps absente du corpus, pour resurgir dans les manuels plus récents, en particulier chez Fontanille (1998). Ce retour de la phénoménologie s'inscrit cependant dans une toute autre économie disciplinaire (voir *infra*, 3.).

Mounin (1970) est quant à lui un farouche adversaire de la « mode » structuraliste. Le panthéon sémiotique s'oriente chez lui plutôt sur les figures de Prieto²⁵ et de Buysens, à l'enseigne de la sémiologie de la communication, et sur celle de Martinet, fournisseur officiel des concepts linguistiques grâce auxquels la

24. Quant à l'intérêt pour « l'écriture » et le « transcodage », auxquels est consacré un important chapitre, faut-il y voir un reliquat lointain de la formation philologique de l'auteur, sensible à la matérialité des supports d'inscription du sens ?

25. La publication par ce dernier de l'article « Sémiologie » dans le volume *Le Langage* de l'Encyclopédie de la Pléiade, paru en 1968, est sans doute pour beaucoup dans cette entrée au panthéon.

nouvelle discipline peut se développer sur d'autres objets que les langues naturelles. Les références anglo-saxonnes sont bannies, même Peirce, et surtout Morris, dont « l'ouvrage est pratiquement inutilisable » (Mounin, 1970, p. 66). On peut sans doute voir là l'institution d'un divorce durable entre les traditions intellectuelles européenne et américaine.

Chez Guiraud (1971), le panthéon structuraliste élargi (Foucault, Lévi-Strauss) est encore bien présent; il est complété par des références à McLuhan ou Frye, qui témoignent au passage d'une grande perméabilité des frontières entre la « sémiologie », le champ encore embryonnaire de la « communication » et celui de la critique littéraire, en plein renouvellement. C'est dans ces zones mouvantes qu'apparaît le nom de Greimas, dont il sera intéressant de suivre le trajet : considéré encore parmi les sémanticiens chez Barthes (1964), aux côtés de Georges Matoré, il intègre chez Guiraud la série des Propp, Brémond, Lévi-Strauss, représentants de la « morphologie du récit ». Cela dit, dès Guiraud (1971), les deux figures de Saussure et de Peirce s'imposent déjà très nettement comme celles des deux pères fondateurs du terrain proprement sémiologique.

Ce terrain restera pourtant longtemps dominé par des figures strictement linguistiques comme Martinet ou Bloomfield, massivement présentes chez Martinet (1973) par exemple. Celle-ci donne à Prieto et à Mounin un statut de guides de la discipline, éclipsant celles de Morris et Peirce d'un côté, de Barthes et Saussure de l'autre.

Nous avons déjà pu signaler le caractère un peu particulier de Carontini & Peraya (1975), qui représentent clairement la version la plus politisée du manuel de sémiotique²⁶. Aux figures désormais classiques de Barthes, Saussure ou Martinet, ils ajoutent, dans leur bibliographie, celles de Derrida, Kristeva, Althusser et Staline : autant dire qu'ils orientent la discipline selon l'axe freudo-marxiste alors dominant dans la *doxa* intellectuelle française. Les références à Kristeva et à Derrida farcissent à peu près tous les chapitres de l'ouvrage, aussi bien ceux consacrés à Peirce que ceux consacrés à Saussure et Barthes. Althusser et Kristeva sont très abondamment glosés et posés comme emblèmes, pour la sémiotique, d'une « résurgence massive dans le champ des sciences humaines, du matérialisme historique et du matérialisme dialectique » (Carontini & Peraya, 1975, p. 135). Barthes n'est pas en reste, dont les *Mythologies* inaugurent une « sémioclastie » (p. 125). Ce panthéon est également inscrit dans une certaine profondeur historique, puisque « [c]'est [...] dans le cadre de la Russie révolutionnaire qu'apparaîtront les premières recherches sémiotiques » (pp. 135–136).

26. Ces deux auteurs (l'un est doctorant au moment où il cosigne l'ouvrage) sont sans doute également bien représentatifs d'un moment où la discipline est prise en charge "de seconde main" serait-on tenté d'écrire, par des "élèves de-" ou "lecteurs de-". En témoignent notamment les lectures faites "au prisme de" (Mounin, Barthes, Kristeva).

La même origine soviétique est pointée chez Courtés (1976), mais cette fois sans plus aucune connotation politique : la référence à Propp pose un *terminus ab quo* qui permet de mettre en évidence l'importance du chemin déjà parcouru par la sémiotique depuis ses premiers balbutiements théoriques. L'axe Saussure – Martinet/Barthes/Prieto des manuels de sémiologie est remplacé ici par celui qui va de Propp à Greimas. Ce dernier est pratiquement le seul auteur cité au fil de l'ouvrage, qui apparaît déjà comme une forme d'exégèse de l'auteur de *Sémantique structurale*.

Greimas ou Barthes, à chacun ses maîtres. À l'heure où le premier apparaît clairement comme le chef de file de toute une école, le second a lui aussi fait des émules, mais sans faire nécessairement école cependant. L'ouvrage de Bernard Toussaint (1978) s'ouvre sur une épigraphe de Barthes, qui témoigne de l'entrée de ce pionnier (et avec lui de ses idées) dans une phase de canonisation. Tout l'historique proposé par le manuel tourne autour de cette figure, qui semble avoir profondément marqué l'auteur²⁷. Barthes apparaît comme l'aboutissement d'un parcours historique que l'auteur fait remonter à la pensée antique et qui traverse ensuite Saussure, Peirce, le Cercle de Prague, Hjelmslev et la linguistique américaine (essentiellement Bloomfield et Chomsky). L'appellation « sémiologie barthésienne » apparaît pour qualifier « une sémiologie devenue depuis classique » (Toussaint, 1978, p. 83). En appendice, une place est faite à Kristeva, « météore fugace » de la sémanalyse, à Baudrillard (les objets) et à Lyotard (la pulsion), le trio formant le pan « subversif » et « psychanalytique » de la discipline, aux côtés de son pan « classique » barthésien. Cette ouverture freudo-marxiste du panthéon disciplinaire est, faut-il le dire ?, un effet d'époque, sans guère de lendemains.

Avec Pesot (1979), on retrouve un panthéon beaucoup plus centré sur la linguistique. Son exposé découpe le champ disciplinaire en quelques grandes figures — le propos de Pesot consistant pour l'essentiel à tisser les liens entre les penseurs : de Saussure à Hjelmslev, de Bühler²⁸ à Jakobson en passant par Bloomfield, et de tous ceux-là à Chomsky, tant la grammaire générative semble constituer l'horizon de pensée à l'aune duquel sont évaluées les autres orientations conceptuelles présentées dans l'ouvrage. On signalera une autre apparition singulière chez Pesot, celle-là promise à un bel avenir, surtout dans les dernières décennies du corpus : Benveniste apparaît en toute fin d'ouvrage pour ses réflexions sur la sémiologie de la langue.

S'il est un titre qui déploie la discipline sur une historicité longue, c'est bien celui d'Eco (1988). Centré comme on l'a dit sur le concept de signe, le propos de l'auteur est bien de parcourir la gamme des théories qui, depuis l'Antiquité, ont proposé des solutions au problème des rapports entre la réalité et ses représentations²⁹.

27. Voir ci-dessus (note précédente) notre remarque sur Carontini et Peraya.

28. On n'avait pas encore rencontré ce sous-texte de Jakobson dans les manuels européens.

29. Cet aspect historique était encore beaucoup plus développé dans la version italienne de l'ouvrage (Eco, 1973).

Impossible de présenter ici la liste des auteurs discutés par Eco, dont la virtuosité consiste précisément à ne pas ériger de panthéon³⁰, mais à faire émerger tout à la fois l'unité, la longévité et l'actualité du problème philosophique de la signification.

C'est précisément cette dimension historique et, pourrait-on dire, presque philologique, qui était absente des manuels greimassiens. Courtés semble en avoir pris conscience, puisque son manuel de 1991 témoigne d'un souci de mettre au jour les héritages et les filiations conceptuelles, qui donnent à sa discipline une épaisseur chronologique. La triade Ogden-Richards/Bühler/Jakobson est abondamment discutée, de même que Tesnière et Pottier, qui s'imposent comme les sources principales de Greimas. Dans le même ordre d'idées, la théorie de la narrativité est située dans le cadre de l'opposition philosophique très générale entre « permanence » et « changement ». Même le carré sémiotique — jadis aboutissement presque automatique du protocole d'analyse présenté — est ici situé dans le sillage du 4-Groupe de Klein.

Cette intégration de la profondeur historique est encore plus nette chez Jacques Fontanille, comme on l'a déjà vu plus haut (voir *supra*, 2.1.3.). Elle va de pair avec un renouvellement sensible du panthéon : aux côtés des toujours très présents Saussure, Peirce, Hjelmslev et Greimas, Chomsky confirme sa percée, Bakhtine et surtout Guillaume font leur apparition, tandis que Benveniste s'impose largement, tous chapitres confondus, comme un maître à penser. On notera que, contrairement aux débuts du corpus, les linguistes présents ici sont loin d'être des contemporains de l'auteur. Ils s'inscrivent plutôt dans une archive interdisciplinaire prestigieuse, où Merleau-Ponty revient très nettement à l'avant-plan. Dans cette archive apparaissent également des écrivains, et c'est là une première tout à fait notable. Au moment d'évoquer « quelques précurseurs » d'une hypothèse de travail qu'il s'apprête à développer, l'auteur cite Marcel Proust, aux côtés d'Husserl et Benveniste. « [D]iscours cognitif parmi d'autres » (Fontanille, 1998, p. 227), la littérature est ainsi convoquée dans le panthéon sémiotique, non pas comme objet donc, mais comme acteur à part entière de l'entreprise de pensée.

La position par rapport à la littérature est, en un sens, beaucoup plus traditionnelle chez Bertrand (2000), dont la perspective est assez proche de celle de l'explication de textes chère aux études littéraires. Nous dirions même que, par endroits, on relève des traces de collusion entre l'idéologie littéraire elle-même (et notamment la prégnance de la valeur de singularité) et l'idéologie implicite du sémioticien, notamment lorsqu'il utilise son analyse pour éclairer « la singularité de l'écriture de Michaux » (Bertrand, 2000, p. 155). Cette collusion fut (et est parfois encore) fréquente dans les études littéraires³¹; elle n'était pas encore apparue aussi clairement dans le corpus des manuels de sémiotique. Il faut dire qu'avec Fontanille

30. Même si « Peirce et Morris figurent assurément parmi les sémioticiens les plus importants » (Eco, 1988, p. 81).

31. Voir par exemple ce qu'en dit Angenot (1978), à propos de la critique littéraire d'Edmond Jaloux.

(1998) et Bertrand (2000), le regard s'est déplacé des conteurs naturalistes vers des écrivains plus avant-gardistes.

Cela dit, même lorsque l'auteur renchérit sur la valeur de telle ou telle figure d'écrivain, il s'agit toujours bien de valeur *littéraire*; Bertrand (2000) se garde ici d'intégrer les auteurs littéraires qu'il analyse au panthéon des références de la sémiotique. Celui-ci fait cependant l'objet de quelques aménagements notables. Aux côtés des désormais indéboullonnables linguistes de prestige (Saussure, Hjelmslev et Benveniste, qui a définitivement intégré le haut du tableau), l'auteur retrouve les anthropologues et sociologues (Lévi-Strauss bien sûr, mais aussi Dumézil et Mauss, oubliés jusqu'à présent) et les philosophes (Merleau-Ponty et Husserl, qui confirment le poste avancé que représente désormais la phénoménologie, mais aussi Ricœur, qui fait ici sa grande entrée³²). Le panthéon strictement sémiotique s'enrichit et se précise lui aussi. Greimas n'est plus seulement une référence centrale, dont on vulgariserait le propos, mais est devenu un objet d'exégèse (notamment par le biais de Ricœur). À ses côtés, Coquet et Fontanille apparaissent désormais comme des continuateurs ayant développé leurs propres directions de recherche (vers les problématiques du sujet, ou des passions). Comme on l'a déjà vu, cette richesse du panthéon va de pair chez Bertrand (2000) avec une perspective historique très affirmée, moins historiosophique que chez Fontanille, mais plus classiquement historiographique : on pointe des « dates » ou des « événements » (la parution de tel ouvrage, par exemple) qui bornent la geste disciplinaire ; parfois on parle même d'une « véritable révolution », à propos de la publication de *Communications*, 8 (Bertrand, 2000, p. 167).

L'usage d'un point de vue rétrospectif est plus ponctuel dans les manuels généralistes, qui tendent à lui réserver une section bien distincte, au début du propos, pour ensuite déployer une paradigmatique des concepts qui tend à neutraliser les effets de profondeur historique.

Quant à l'usage du support numérique par Hébert (s.d.), il semble faciliter la mise en évidence d'un panthéon très individualisé. Le site propose en effet, sous l'onglet « Théories », de naviguer au fil d'une liste d'auteurs, auxquels sont associées des notices bio-bibliographiques et des photos. Déjà chargé en noms et en titres, le panthéon sémiotique se dote ici de visages.

Ce type de cadrage se rapproche des représentations que propose un magazine de haute vulgarisation comme *Sciences humaines*, qui a consacré en 1998 un dossier à la thématique « Du signe au sens » (n° 83, mai 1998). On ne peut certes assimiler ce titre à un manuel proprement dit, mais ses usages s'en rapprochent tout de même fortement. Le panthéon qui y est proposé distingue d'un côté des « théoriciens du signe » (Saussure, Peirce, Hjelmslev, Jakobson, Morris) et de l'autre des « figures de

32. Cela paraît sans doute tardif, si l'on connaît les liens étroits qu'ont noués Ricœur et Greimas dès les années 1970 (voir Panier, 2008). Cette proximité de pensée semble mieux représentée dans les manuels italiens, sans doute davantage attentifs à la dimension philosophique de la réflexion sémiotique.

la sémiotique » (Barthes, Greimas, Panofsky, Eco, Metz) ; à chaque nom est associé un apport particulier à la discipline. On notera ici le souci de dégager une sorte de préhistoire disciplinaire³³, de garder une inscription très internationale (chaque origine géographique est précisée) et très peu dogmatique et, plus spécifiquement, d'intégrer des figures comme Panofsky et Metz, qui correspondent à des orientations soit parallèles soit particulières du projet disciplinaire³⁴.

3. La sémiotique et/dans/sur/contre le reste du monde (scientifique)

L'un des *topoi* les plus fréquents dans le corpus examiné est celui que nous pourrions qualifier d'aveu d'inconsistance. Tous les manuels ont au moins une phrase qui reprend peu ou prou cette formulation économique et matricielle de Guiraud (1971, p. 7) : « En fait, personne n'est d'accord sur le domaine même de notre science. »

Barthes (1964) avant lui avait esquivé le problème. Chez lui, comme chacun sait, la linguistique est très clairement la discipline-source fournissant le cadre conceptuel à partir duquel sont pensées les problématiques de la sémiologie — celle-ci se définissant essentiellement par l'élargissement du spectre des objets pris en considération (vêtement, nourriture, automobile, etc.).

Dès Mounin (1970), ce positionnement est très vivement critiqué, au profit d'une définition beaucoup plus stricte des domaines de compétence. Mounin attache la sémiologie à un idéal de scientificité, qui est pour lui incompatible avec ce qu'il appelle de la « littérature » sur³⁵. Fondée sur le corps conceptuel de la linguistique (dans sa version fonctionnaliste), la sémiologie ne peut prétendre, selon Mounin, s'attaquer « sans préparation » à l'examen de « systèmes extrêmement complexes, comme la littérature » (p. 115). Sa sémiologie de la communication se définit ici à l'encontre de la critique littéraire moderne (Barthes), et tout autant à l'encontre des percées structuralistes en anthropologie (Lévi-Strauss), en psychanalyse (Lacan) ou en critique idéologique (Barthes encore). Cette prise de position, aux accents parfois très polémiques³⁶, dessine nettement le partage durable et, en quelque sorte, l'éternel dilemme des sémioticiens, entre une exigence de scientificité calquée sur la linguistique et une ambition trans-, voire plutôt méta-disciplinaire.

Guiraud (1971) adopte une position beaucoup plus œcuménique, intégrant l'herméneutique, la critique littéraire, la morphologie du récit, la poétique et

33. L'introduction précise d'ailleurs que « l'aventure sémiotique, projetée il y a un siècle, [fut] entreprise il y a trente ans à peine » (*ibid.*, p. 19). Ce motif du « faux-départ » est une constante dans l'historiographie des disciplines scientifiques.

34. Il faut noter que le dossier fait une large place à l'actualité du versant visualiste de la sémiotique.

35. Voir, par exemple, à propos du cas du théâtre : Mounin, 1970, p. 93.

36. Mounin distribue volontiers les bons et les mauvais points, entre les bons élèves qui appliquent correctement les outils linguistiques, et ceux qui, « touchés par la contagion linguistique » (p. 188, à propos de Lacan) n'en parlent que « par oui-dire » (p. 196, à propos de Barthes).

surtout les théories de l'information et de la communication (de masse) parmi les disciplines avec lesquelles la sémiologie entretient des rapports de bon voisinage. Intervient alors un second couple de *topoi* tout aussi fréquents (du moins jusqu'à la fin des années 1970) que celui de l'aveu d'inconsistance : la sémiologie/sémiotique est la méthode « à la mode » et « au carrefour »³⁷ de ces différentes disciplines.

Dans les années 1970, ce carrefour n'est pas vraiment celui des « sciences humaines » (telles qu'on se les représente avec une part d'illusion rétrospective), pas encore celui des « sciences du langage », mais plutôt un conglomérat de nouveautés intellectuelles, dont certaines — la « cybernétique », l'« audiovisuel »³⁸ — paraissent aujourd'hui très datées dans leurs appellations.

En déclarant explicitement l'objectif d'une « autonomie de la sémiotique comme telle » (Courtés, 1976, p. 37), le manuel greimassien se préoccupe beaucoup moins de l'articulation de sa discipline avec les savoirs voisins. En 1976, l'ancrage avoué est encore celui de « la linguistique française » (contre la sociologie de la communication et contre la linguistique américaine) (Courtés, 1976, p. 38), mais au terme de la présentation des méthodes et des concepts, la perspective semble s'inverser et « le sémiotique » émerger comme un espace à part entière :

[...] le sémiotique ne correspond pas à l'étude des signes (niveau de la manifestation linguistique, ou picturale ou musicale ou visuelle, etc.) mais à tout ce qui leur est antérieur, à tout ce qui est présupposé par les signes, à tout ce qui permet et aboutit à leur production. C'est dire par là que la recherche sémiotique n'est possible que si elle se situe à un plan logiquement antérieur à celui de la manifestation, dans une sorte d'« espace » qu'il lui revient d'organiser [...]. (Courtés, 1976, p. 104).

On assiste là à l'instauration d'un *ethos* disciplinaire marqué par l'antériorité logique, ou encore plus simplement la profondeur : la sémiotique est hors de l'échiquier disciplinaire, puisqu'elle est le point de vue même d'où s'en dessinent les cases et s'en conçoivent les pièces. Si elle concède que la théorie de Greimas a pu être rapprochée de « la grammaire des cas » ou de la « praxéologie », Everaert-Desmedt n'en conclut pas moins que « [l]e modèle narratif joue un rôle important dans les sciences humaines ; aucun chercheur n'a dès lors le droit d'en ignorer les grandes lignes » (Everaert-Desmedt, 1981, pp. 232–233). Manière on ne peut plus nette de poser la nécessaire transversalité d'une théorie, le champ des « sciences humaines » s'imposant ici comme horizon pertinent, sous cette dénomination.

Toute autre est la perspective proposée par le barthésien Toussaint (1978) qui, comme on l'a vu, distingue une série d'« applications » de la sémiotique à des objets

37. La mention du caractère « interdisciplinaire » de l'approche sémiotique apparaît avec Pesot (1979, p. 32).

38. Voir par exemple Martinet (1973, p. 5) : « [La sémiologie] semble bien être de ces sciences carrefour où le cybernéticien coudoie le philosophe et où se rencontrent la logique, la psychologie, l'ethnologie, la pédagogie, l'audiovisuel, les sciences et les arts, tous les ordres d'activité ou de méditation de l'homme. »

divers. Parmi cette liste d'« applications et finalités », on trouve les « sémiotiques textuelles », représentées par Barthes, Brémond, Genette, Todorov (Coquet figurant quant à lui comme le représentant de la « sémantique textuelle »). Ce champ de la textualité, ouvert dans un cadre non greimassien comme celui de Toussaint, pose inmanquablement quelques problèmes de positionnement disciplinaire à la sémiotique, qui ne vont pas vraiment se régler avec le temps. Cette « sémiotique textuelle », héritière des formalistes russes, rencontre en effet la « néo-rhétorique » et la « poétique », deux terrains courus dans les années 1970. Toussaint ne situe pas clairement les limites de ce qu'il appelle « sémiotique textuelle » ; sa présentation et son index intègrent par exemple la liste des figures de style, ce qui laisse penser que sa sémiotique textuelle avale la néo-rhétorique. Entre poétique, (néo-)rhétorique, sémantique textuelle, bientôt narratologie, la sémiotique a fort à faire pour trouver une place à soi.

En re-déplaçant l'intérêt de la sémiotique, du texte au signe, Eco (1988) situe du même coup la discipline dans le voisinage immédiat de la philosophie du langage — et c'est nouveau dans les manuels. On peut dire globalement que l'entreprise d'Eco (1988) est de parcourir la distance qui sépare la linguistique de la philosophie du langage³⁹, en faisant ainsi de la sémiotique le lieu de ce va-et-vient entre les technicisms linguistiques et les spéculations philosophiques. “Va-et-vient” ne veut pas dire “intersection” ; située dans cette tension entre ces deux pôles, la sémiotique appelle nécessairement à en modifier certains aspects. Dé-textualiser la linguistique, dé-spiritualiser la philosophie du langage : voilà comment on pourrait grossièrement résumer le positionnement disciplinaire de la sémiotique représentée dans le manuel d'Eco (1988). Il faut ajouter que cette conception rapproche également la sémiotique des sciences de la culture, au sens anthropologique du terme.

Pour ceux qui, comme Courtés (1991) ou Fontanille (1998), proviennent d'une tradition plus strictement linguistique, le tournant énonciativiste coïncide, dans les années 1990, avec l'émergence d'un nouveau label interdisciplinaire pertinent et légitime pour situer le projet sémiotique : les « sciences du langage » (où ne s'intègre pas, faut-il le préciser, la philosophie du langage). L'intérêt de ce label est notamment qu'il règle la question de l'inclusion / exclusion par rapport à la linguistique. Certes, les références à Tesnière, Martinet, Chomsky, Pottier témoignent encore d'une articulation étroite entre la syntaxe et la sémantique de la langue naturelle d'une part, et la sémiotique d'autre part. Mais les sciences du langage, c'est bien plus que la linguistique ; s'y inscrire ne signifie pas se considérer comme une branche de la linguistique. Bien au contraire, ce nuage des sciences du langage dans lequel s'inscrit ici la sémiotique semble se constituer par une série de gestes de distinction par rapport à la linguistique *stricto sensu*. C'est bien le cas ici, lorsque Courtés (1991) signale que, contrairement à la linguistique traditionnelle

39. Notons au passage que cette proximité avec la philosophie du langage caractérise également un autre manuel (italien) de la première heure : Calabrese & Mucci (1975).

qui s'occupe de la phrase, son objet sera le discours. Dans ce cadre, et contrairement au corps conceptuel hérité de la linguistique structurale, la problématique de l'énonciation n'est pas simplement importée de la linguistique vers la sémiotique, elle est élaborée sur le terrain même de la réflexion sémiotique. Courtés souligne à plusieurs reprises la convergence d'une telle réflexion avec les « recherches actuelles en argumentation » (Courtés, 1991, p. 272), ce qui renforce l'inscription dans les sciences du langage.

En outre, ce nouveau cadre des sciences du langage relègue dans une extériorité encore plus lointaine des disciplines comme la psychologie, la sociologie, l'histoire, l'anthropologie, contre lesquelles la sémiotique se définit également. C'est là une mutation qui n'est pas mince par rapport à l'*épistémè* du début du corpus⁴⁰.

Au sein de ces sciences du langage, la sémiotique côtoie nécessairement la rhétorique. Si Courtés (1991) signalait ponctuellement les rapprochements avec les théories de l'argumentation, Fontanille (1998) situe plutôt la sémiotique par rapport à la rhétorique figurale. À vrai dire, la vision qu'il donne de sa discipline — en particulier la modélisation des plans d'énonciation — avale complètement cette rhétorique, qui voit ses principes de description reconduits à ceux de la sémiotique⁴¹.

Cette remarque sur la rhétorique (des figures) invite à considérer un autre champ de pratiques de savoir par rapport auquel la sémiotique s'est nécessairement positionnée, quoique de façon peu explicite jusqu'à présent : celui de l'analyse littéraire. Nous avons vu le malaise de Toussaint (1978) à distinguer une sémiotique (textuelle) des autres approches contemporaines de la textualité (littéraire). Au tournant du xx^e siècle, il semble que la littérature appartienne désormais à tous, et pourquoi pas à la sémiotique. Comme on l'a vu, c'est sur ce terrain de l'analyse littéraire que Bertrand (2000) situe principalement sa sémiotique (non plus « textuelle », mais « littéraire »). Il faut d'abord régler son compte à la narratologie. D'accord, Propp et Brémond ont pu inspirer Greimas, mais celui-ci inaugure tout autre chose, la narrativité :

La théorie des formes narratives du discours (ou narrativité) doit être distinguée de la théorie du récit (ou narratologie) : les modèles qu'elle a élaborés peu à peu en se détachant des corpus narratifs initiaux permettent de construire une syntaxe générale du discours, applicable à l'analyse de textes non narratifs. (Bertrand, 2000, p. 191).

On lit là comme une réponse un peu polémique à ceux qui, adoptant une perspective plus généraliste sur la discipline sémiotique, ont pu situer Greimas

40. Une mutation vite naturalisée pourtant, et vite appliquée rétrospectivement aux lectures du passé, comme en témoigne cet usage un peu anachronique chez Fontanille : « Dans les années 60, la sémiotique s'est constituée comme une branche des sciences du langage, au confluent de la linguistique, de l'anthropologie et de la logique formelle. » (Fontanille, 1998, p. 9).

41. Voir par exemple : « Toute figure de rhétorique obéit à ce principe de base, dès lors qu'elle associe deux plans d'énonciation distincts et assumés différemment. » (Fontanille, 1998, p. 134).

parmi les narratologues et limiter la portée de ses concepts (et de ceux de ses successeurs) à l'analyse du récit (littéraire).

Cela dit, les pôles pertinents ont changé : c'est maintenant la pragmatique et la rhétorique qui sont les interlocuteurs légitimes. La deuxième, en particulier, fait son grand retour au XXI^e siècle. Bertrand (2000) l'anticipe assez bien, lorsqu'il axe toute sa conclusion sur la convergence entre sémiotique et rhétorique. La position est donc ici toute différente de celle tenue par Fontanille (1998) : loin d'avaloir une rhétorique réduite à la théorie des figures, la sémiotique est plutôt partie prenante d'une problématique que Bertrand définit essentiellement dans les termes d'une théorie de la lecture :

On le sait, à partir d'un simple énoncé descriptif, purement dénotatif, on peut inférer menace ou bienveillance, jalousie ou générosité, autant d'effets passionnels qui modalisent « la mise en question de l'autre », activant ainsi entre les interlocuteurs telle ou telle passion. Là se situe le point de rencontre entre sémiotique et rhétorique. (Bertrand, 2000, p. 252).

En parlant d'un « point de rencontre », l'auteur prend peu de risques ; mais il faut bien reconnaître que sa notion de « contrat de véridiction figurative », déployée en « typologie des voies contractuelles de la signification figurative » (p. 255), ne serait pas du tout exotique sous la plume de maints rhétoriciens.

Enfin, en intégrant le champ des passions parmi ses objets, la sémiotique doit marquer sa distance par rapport aux « approches philosophique et psychopathologique du passionnel » (Bertrand, 2000, p. 237). C'est là une ligne de frontière un peu insoupçonnée jusqu'à présent, mais qui, avec le développement actuel des sciences cognitives, tend à devenir de plus en plus problématique. Ici comme ailleurs, Bertrand s'en sort en réaffirmant que « la sémiotique limite son observation à la dimension langagière et discursive du phénomène » (*ibid.*). Tous les sémioticiens actuels se reconnaissent-ils dans cet axiome ? Rien n'est moins sûr.

L'adoption d'une perspective résolument peircienne, chez Marty & Marty (1992), règle d'une manière beaucoup plus radicale ces questions de positionnement disciplinaire : la sémiotique est un « méta-savoir » (p. 1), qu'il est donc inutile de vouloir placer dans un ensemble de sciences (du langage / humaines / de la culture).

Chez Klinkenberg (1996) également, la sémiotique est nécessairement l'« interface commune » (p. 9) à des disciplines aussi variées que l'anthropologie, la psychologie ou l'imagerie médicale. Cela dit, son *Précis* est malgré tout orienté par un projet disciplinaire qui tend à situer la sémiotique aux côtés de la rhétorique, de la pragmatique et des sciences cognitives.

La première est, dirait-on, l'éternelle bête noire du sémioticien lorsqu'il doit situer la spécificité de sa démarche sur l'échiquier disciplinaire : si elle n'absorbe pas la rhétorique, la sémiotique menace de s'y dissoudre. La solution proposée par Klinkenberg (1996) est finalement la conséquence logique des travaux qui ont rendu célèbre le Groupe μ , dont il est l'un des fondateurs : « [...] l'objectif d'une rhétorique générale est de décrire le fonctionnement rhétorique de toutes

les sémiotiques par des opérations puissantes, restant identiques dans tous les cas » (Klinkenberg, 1996, p. 423). Autrement dit, la sémiotique offre le socle sur lequel agissent les opérations rhétoriques. Mais puisque ce socle est conçu par Klinkenberg comme nécessairement traversé par des phénomènes de variation, alors « l'hypothèse d'une grande rhétorique est postulée par le projet même de la sémiotique » (*ibid.*, p. 376). Les deux dimensions sont solidaires et leur articulation apparaît comme une temporalisation du protocole d'analyse (d'abord sémiotique, puis rhétorique).

Le cas de la pragmatique est quant à lui plus simple à régler. La conception de la sémiotique défendue par Klinkenberg envisage résolument le signe comme une action sur le monde. Dès lors, fidèle à la triade morrissienne, l'auteur affirme sans détours « que la pragmatique est la partie de la sémiotique qui voit le signe comme acte » (*ibid.*, p. 312)⁴².

Quant aux sciences cognitives, elles font ici leur entrée dans l'horizon disciplinaire présenté par les manuels. Cette entrée est due au lien étroit tissé par l'auteur entre le signe et l'expérience, qui oblige le sémioticien à se faire spécialiste des formes les plus élémentaires d'acquisition de cette expérience, comme en témoigne cette citation :

Ce modèle [le couple assimilation-accomodation des psychologues de la perception] insiste sur le fait que le signe émerge de l'expérience. Et son originalité est de mettre l'accent sur la *corporéité* du signe : notre corps est une structure physique, soumise aux lois qu'étudie la biologie, mais c'est aussi une structure vécue, qui a une existence phénoménologique. (*Ibid.*, p. 101).

Sorte de mise à jour, par les sciences dites « dures », des racines phénoménologiques de la discipline (réactualisée comme on l'a vu chez les greimassiens, mais toujours dans leur version philosophique), les sciences cognitives font sortir pour la première fois le manuel de sémiotique du champ des sciences humaines (des "*humanities*", plus exactement). C'est ce champ qui, jusqu'à présent, assurait aussi à la sémiotique sa part d'actualité extra-scientifique.

4. Actualités de la discipline

Un simple regard aux références rassemblées dans le corpus suffit à faire apparaître les deux types de public visés par les manuels : d'une part les étudiants de l'enseignement supérieur, d'autre part ce que nous pourrions appeler le "grand public cultivé". Chacun des titres opère des dosages variables entre les deux pôles de cette axe de réception, mais on dira globalement que la ligne de partage apparaît toujours plus nette à mesure que l'on avance dans le temps : dans les années 1960 et 1970, la visibilité sociale des sciences humaines donnait à ces savoirs des allures

42. Le signe comme orientation de l'action : voilà une définition qui, au passage, aurait pu jeter un autre pont entre la sémiotique et la rhétorique (mais l'autre, celle de l'argumentation).

de culture générale⁴³, en tout cas en faisait des instruments utiles à qui voulait comprendre de manière critique la société du temps.

Barthes, comme on s'en doute, fait nécessairement appel à « la société » pour justifier les développements disciplinaires qu'il entrevoit : « [...] l'avenir est sans doute à une linguistique de la connotation, car la société développe sans cesse, à partir du système premier que lui fournit le langage humain, des systèmes de sens seconds [...]. » (Barthes, 1964, p. 131). La sémiotique (ou, chez Barthes, dans sa forme en construction, la « linguistique de la connotation ») se branche directement sur les développements sociaux au sens large. Cette articulation est très présente dans les premières portions du corpus, pour ne plus subsister que d'une manière très minoritaire, chez Klinkenberg (1996) notamment.

Mounin (1970) privilégie un ton caustique pour parler de cette actualité de la sémiologie, chère à Barthes :

Notre époque est devenue sous les yeux des hommes de ma génération l'époque du prêt-à-porter, puis du prêt-à-jeter, l'époque de la consommation accélérée, comme tout le monde le sait. Mais elle est devenue cela aussi dans le monde des idées, et presque personne ne s'en rend compte. [...] Nos marées intellectuelles, phénoménologie, existentialisme, structuralisme, linguistique, durent cinq ou dix ans, puis vont mourir dans les limbes de l'oui-dire ou même de l'avoir-oui-dire. La sémiologie en est au second de ces stades, celui de la diffusion commençante. [...] Loin des incantations thaumaturgiques auxquelles donne lieu le mot supposé magique, il a paru utile d'esquisser l'image modeste et solide des principes et des méthodes qui sont vraisemblablement destinés à survivre à tous les bavardages du moment. (Mounin, 1970, p. 7).

La « mode » est ici ce contre quoi se construit le propos du manuel, destiné à purger la discipline de toute la pollution doxique qui l'entoure et la rend hautement périssable. Cela dit, Mounin ne s'épargne pas de très nombreuses références à « l'homme moderne », à « l'homme d'aujourd'hui », dont les pratiques appellent une expertise que permet la sémiologie de la communication. L'idéal de scientificité par lequel Mounin définit la discipline (cf. *supra*, 3.) s'accorde mieux avec ce rôle d'expertise qu'avec une portée critique de grande ampleur, à la manière barthésienne.

Un pas supplémentaire est franchi chez Guiraud (1971), pour qui la justification sociale de la sémiologie réside surtout dans l'attention accordée aux médias⁴⁴, tellement importants « dans notre culture ». L'auteur parle même d'une « conscience sémiologique », qui « pourrait devenir, demain, le principal garant de

43. Carontini & Peraya précisent même dans leur 4^e de couverture que l'ouvrage s'adresse aussi à « l'honnête homme, curieux de cette discipline récente ».

44. Quarante ans plus tard, Hébert (s.d.) parle d'un « nouvel essor » de la discipline, « en raison, entre autres, du développement du multimédia ». [<http://www.signosemio.com/elements-de-semiotique.asp#bibliographie>].

notre liberté » (p. 122), donnant ainsi une vertu civique à la discipline, dans une société dominée par la consommation et le paraître.

La sémiotique continuera de naviguer entre un rôle d'expertise et une vertu critique. Martinet (1973) représente bien les deux pôles de cette alternative, lorsque, d'un côté, elle parle d'une « agression de l'image » (Martinet, 1973, p. 103) dans la société contemporaine, et que d'un autre côté, elle en appelle à une application de la sémiologie à l'enseignement :

Nous n'irons pas jusqu'à préconiser un programme de sémiologie à l'école, mais nous sommes convaincue qu'une application cohérente des principes d'analyse sémiologique aux systèmes utilisés dans l'enseignement (cartes, schémas, tableaux, etc.) devrait en rendre l'utilisation plus féconde, et mieux préparer l'individu à acquérir et interpréter les nouveaux systèmes auxquels il devra s'initier lorsque s'élargira le champ de ses activités. (Martinet, 1973, p. 200).

Ce type de plaidoyer pour une sémiotique appliquée ne se retrouve pas vraiment dans la production ultérieure.

Très datée également, l'inscription de la sémiotique dans le présent de « Mai 68 », de « la lutte des classes », du « maoïsme », chez Carontini & Peraya (1975). On a vu à quel point ces deux auteurs politisaient leur représentation de la discipline; de telles références à l'actualité politique du temps (du moins, dans sa vulgate de gauche) ne se rencontreront plus du tout dans la suite du corpus. On trouve bien encore chez Toussaint (1978) un substrat freudo-marxiste et un souci de justifier l'importance de la sémiologie par « l'importance sociologique et idéologique des utilisations de la photographie, du cinéma » (Toussaint, 1978, p. 32). Mais, globalement, l'inscription idéologique de l'intérêt pour la sémiotique semble avoir complètement disparu du champ de pertinence des manuels⁴⁵.

Le milieu de la décennie 1970 correspond également au moment où la sémiotique pénètre dans l'enseignement⁴⁶. Les manuels en font le constat et y ajustent leur propos : la demande sociale est celle d'un savoir systématisé, qui n'en est plus à sa phase exploratoire, comme l'exprime ici Courtés :

Aux premières démarches, parfois tâtonnantes, succède aujourd'hui la mise en place d'un savoir plus assuré : la sémiotique est maintenant intégrée, à part entière, dans le champ des sciences humaines, et la méthodologie ici

45. C'est évidemment là une évolution qui est commune à d'autres disciplines en sciences humaines, bien que certains secteurs des études littéraires connaissent aujourd'hui une nette repolitisation, qui ne semble pas affecter la sémiotique.

46. Il eût fallu affiner ce constat en détaillant et en prenant en considération les types de cursus d'études dans lesquels la sémiotique est introduite. Cette dimension institutionnelle aurait sans doute pu expliquer quelques spécificités de notre corpus par rapport à son volet italien, qui est fortement conditionné par la proximité, dans les filières d'enseignement, entre la sémiotique et la théorie de la consommation ou les disciplines artistiques. Nous n'avons pu intégrer ici ces considérations, que présentent d'autres articles du présent dossier.

décrite, dont bien des fragments sont connus des étudiants de l'Université, est déjà souvent répercutée jusque dans les classes terminales de l'enseignement secondaire [...].(Courtés, 1976, p. 28).

Le branchement social se fait ici comme on le voit en appui du caractère applicable (au sens scolaire) de la méthode préconisée dans l'ouvrage, qui s'en trouve du même coup "classiciée". Quinze ans plus tard, la rhétorique est presque identique, à propos cette fois de la sémiotique discursive :

[...] au moment où les principales notions de sémiotique discursive sont de plus en plus nombreuses à figurer dans les programmes d'enseignement des lycées et collèges [...] il nous paraît opportun — sans plus tarder — de faire partager à un plus grand nombre cette modeste *initiation à l'analyse sémiotique du discours*. (Courtés, 1991, p. 5).

Cette insistance sur l'applicabilité de la théorie sémiotique n'est pas propre aux manuels greimassiens. Marty & Marty (1992) consacrent plusieurs de leurs réponses à l'usage concret des instruments qu'ils ont présentés (par exemple : « Comment utiliser le schéma actantiel ? », « Que peut-on faire avec le treillis des classes de signes ? ») et témoignent d'une préoccupation pédagogique très poussée. La sémiotique (peircienne) doit notamment intéresser les enseignants parce qu'elle donne des pistes pour « former les interprétants des élèves » (Marty & Marty, 1992, q. 96).

Bien qu'également plutôt peircienne, la perspective défendue par Eco (1988) aborde tout autrement le rapport de la sémiotique à l'actualité. La sémiotique n'est pas "d'aujourd'hui", sa pertinence n'est en aucun cas ponctuelle ni conjoncturelle, elle n'est pas liée au développement des médias ou à son intérêt dans l'enseignement : la sémiotique est actuelle parce qu'elle a toujours existé et qu'elle touche au plus profond de la condition humaine. C'est à cette dimension anthropologique du savoir sémiotique qu'est également sensible Klinkenberg (1996) lorsqu'il puise ses (très nombreux) exemples aux pratiques les plus quotidiennes.

La pratique de l'exemple, si elle reflète bien une certaine conception de la discipline et de son actualité, s'intègre aussi dans une chaîne d'opérations qui forment ce que nous proposons d'appeler la gestualité du manuel et qui, en sémiotique comme sans doute dans d'autres domaines, ne se réduit pas à la seule vulgarisation.

5. Gestualités des manuels

Le geste de Barthes (1964) est de problématiser un espace de réflexion nouveau, ouvert à partir des instruments théoriques de la linguistique. Son propos est d'instruire un cahier des charges sous la forme de problèmes à traiter et d'hypothèses

de travail⁴⁷. Le geste de problématisation va donc de pair, chez Barthes, avec une énonciation volontiers prospective et hypothétique; pour preuve, les nombreux conditionnels qui émaillent son discours. Mais l'on retiendra surtout l'accent ouvertement utopique qu'il donne à ses « Éléments » :

[...] la tâche future de la sémiologie est beaucoup moins d'établir des lexiques d'objets que de retrouver les articulations que les hommes font subir au réel; on dira utopiquement que sémiologie et taxinomie, bien qu'elles ne soient pas encore nées, sont peut-être appelées à s'absorber un jour dans une science nouvelle, l'arthrologie ou science des partages. (Barthes, 1964, p. 114).

Le manuel comme lieu de formulation d'une utopie : on mesure l'audace de Barthes en lisant ces lignes conclusives, qui orientaient la discipline dans une direction qu'elle commence aujourd'hui à peine à entrevoir⁴⁸ : « le but peut-être essentiel de la recherche sémiologique (c'est-à-dire ce qui sera trouvé en dernier lieu) est précisément de découvrir le temps propre des systèmes, l'histoire des formes. » (Barthes, 1964, p. 134).

Peu d'utopie dans les manuels greimassiens, où le geste est clairement celui d'initier, au sens presque religieux du terme *initiation* : « admission de quelqu'un au culte d'une divinité, à la connaissance de ses mystères » (*Trésor de la langue française*). Comme nous l'avons souligné plus haut, ce geste est solidaire d'une forme d'opacité construite, à travers l'explicitation d'un important appareil métalinguistique et d'un champ clos de concepts interdéfinis. L'initiation s'incarne dans un parcours spatio-temporel — comme le rappellent les nombreuses mentions de type « à ce stade », « arrivé à ce point », « jusqu'ici », « étapes successives », etc. —, censé être répétable, donc saisissable dans son habitude⁴⁹ et visant à ramener le complexe au simple⁵⁰, c'est-à-dire à doter l'apprenti analyste d'une compétence très particulière. Il paraît dès lors cohérent que ce type de geste va de pair avec une conception de la discipline comme un « faire » :

« La description sémiotique est avant tout une ré-écriture des éléments fournis par le texte dans les termes autorisés et organisés par la théorie sémiotique sur laquelle la description s'appuie. » (Groupe d'Entrevernes, 1979, p. 159).

47. Voir par exemple : « Quelle qu'en soit la richesse, quel qu'en soit le profit, cette distinction [Langue vs Parole] ne va pas, en effet, sans poser quelques problèmes. On en indiquera ici trois. » (Barthes, 1964, p. 95).

48. Le prochain congrès de l'Association Française de Sémiotique, qui aura lieu à Liège en juin 2013, aura pour thème « Sémiotique et diachronie ».

49. Voir par exemple : « L'analyse d'un texte commence habituellement par l'examen de la composante narrative. » (Groupe d'Entrevernes, 1979, p. 88).

50. Voir par exemple : « Nous pourrions encore remarquer comment, une fois le parcours figuratif quelque peu déployé, une simple figure suffit à le rappeler [...]. » (*Ibid.*, p. 102).

Le geste d'initiation se définit contre celui de vulgarisation, comme l'explique très clairement Everaert-Desmedt :

Notre propos [...] n'est pas la vulgarisation. Nous voulons, au contraire, introduire à la technicité narrative. Le lecteur est prévenu : il ne trouvera pas dans les pages qui suivent le beau langage de l'Académie. Il sera aux prises avec une langue formelle, des énoncés méta-linguistiques. Qu'il ne se décourage cependant pas ! En effet, nous lui avons rendu la route la moins austère possible : notre exposé est *progressif* et il est *illustré*, au fur et à mesure, d'analyses concrètes. (Everaert-Desmedt, 1981, p. 2).

À l'esthétique de la vulgarisation répond ainsi le formalisme de l'initiation, qui réclame tout à la fois le courage de l'initié et la bienveillance de l'initiateur.

Tout autre est la gestualité déployée par un manuel comme celui d'Eco (1988), adapté de l'italien par Jean-Marie Klinkenberg, qui suivra lui-même une voie similaire dans son titre de 1996. L'incipit amorce à lui seul une modalité de lecture qui prend le contrepied de la version initiatique : la fameuse fable de M. Sigma et la tonalité humoristique qui parcourt l'ouvrage favorisent une complicité entre l'auteur et ses lecteurs, invités à réfléchir avec lui aux contenus exposés. La vulgarisation consiste ici à se placer au niveau du profane, à ancrer la réflexion dans son univers d'expériences et de croyances.

Entre l'utopie et la vulgarisation, le manuel peut aussi être un lieu d'expérimentation de projets théoriques encore à l'état d'hypothèses. Majoritairement initiatiques, les manuels greimassiens ne délaissent cependant pas cette gestualité, comme en témoigne ici Courtés :

Avec notre articulation tripartite (figuratif, thématique, axiologique), et au-delà d'elle, s'ouvrent bien des pistes de recherche qui ne demandent qu'à être explorées grâce à un outillage de plus en plus fin : notre propos n'est ici que de les signaler, de les situer ; nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à des ouvrages ou à des articles spécialisés. Précisons d'ailleurs que notre économie de la composante sémantique (selon l'articulation : figuratif vs thématique vs axiologique) n'est qu'une simple hypothèse de travail. (Courtés, 1991, p. 177).

Le manuel est ici tout à la fois un état des lieux du chantier en cours et une amorce de légitimation de ces travaux, dont, paradoxalement, l'inaboutissement vaut presque comme gage de sérieux.

Plus complexe est la manœuvre — sans doute logiquement postérieure à celle d'expérimentation — qui consiste tout à la fois à instituer des classiques de la discipline, tout en les archivant du même geste. Ce geste pointe dès lors tout naturellement vers les nouveaux horizons conceptuels pertinents, qui s'imposent avec la force de la démonstration. Classiciser, archiver, démontrer (en somme : *revisiter les classiques*) : voilà comment nous définirions la triple gestualité qui distingue tout particulièrement le manuel de Jacques Fontanille (1998). Ce titre se signale par ailleurs comme celui qui, plus que les autres, développe et peaufine de véritables propositions théoriques destinées avant tout à la communauté des

sémioticiens, plutôt qu'aux lecteurs profanes. La complexité de ce tissage est d'ailleurs bien reflétée par les nombreuses distinctions typographiques (encadrés, petits caractères, etc.) auxquelles l'auteur a recours dans son ouvrage et qui donnent à son écriture une apparence d'hypertextualité.

Ce geste de revisitation des classiques est aussi ce qui caractérise globalement Klinkenberg (1996), bien qu'il soit évidemment au service d'une tout autre démonstration. Cela dit, sa rhétorique s'apparente également à celle d'Eco (1988), fidèle à un objectif de grande vulgarisation et soucieuse d'inscrire le point de vue du lecteur profane dans la dialectique déployée — en témoignent notamment les nombreuses questions rhétoriques qui permettent de faire progresser le propos⁵¹.

Enfin, il est un autre geste fort que peut réaliser un manuel, et qui participe au premier chef à la représentation qu'il donne d'une discipline, c'est celui de sacrifier son objet. Ici encore, l'adoption d'un vocabulaire religieux nous conduit nécessairement à forcer le trait ; par sacralisation, il faut entendre l'inscription de la discipline dans un récit mythique, qui en exalte l'exceptionnalité et qui, à la limite, la rend proche de l'ineffable. Certains aspects du travail d'Hénault (1979, 1983) nous semblent correspondre à cette définition⁵². À vrai dire, l'entreprise éditoriale elle-même appelle une telle lecture, puisqu'elle invite le lecteur contemporain à pénétrer, quelques décennies plus tard, dans un temple (presque) inviolé, à parcourir une archive déposée. Cette redécouverte est escortée par un discours qui mythifie le passé donné à lire : « Les deux ouvrages ont été rédigés en des temps [1979 et 1983] où étaient bien rares ceux pour qui ce terme de "sémiotique" avait un sens et qui comprenaient quelque chose à ce qui se publiait sous cette appellation. » (Hénault, 1979, 1983, p. XV). Alors que plusieurs manuels avaient déjà paru, la sémiotique est ici présentée presque comme une science occulte, que la qualification de « subversive » et la mention de la « résistance farouche » de « la plupart des éditeurs parisiens » (*ibid.*, p. XVI) achèvent de nimber d'une aura toute rimbaldienne. Après avoir situé la sémiotique dans les sous-sols de la science, il faut lui donner un destin qui la fait côtoyer les étoiles :

Le fait peut-être le plus frappant est la parenté d'inspiration qui la lie à tous ceux qui, de Poincaré à Einstein, à Malevitch et Mondrian, suspendent l'appréhension sensible immédiate du réel, pour laisser se déployer dans toute leur pureté les forces cognitives du seul regard intérieur [...]. (Hénault, 1979, 1983, pp. 269–270).

-
51. Un exemple parmi bien d'autres possibles : « Le /noir/ ou la /balance/, des abstractions ? Certes, une couleur part bien d'une sensation. Mais cette sensation, en soi, n'est ni le vert ni le noir. Une couleur est en fait un modèle. » (Klinkenberg, 1996, p. 195).
52. Il va de soi que ces aspects ne sont certainement pas exclusifs d'autres caractéristiques du travail de l'auteure, dont nous avons déjà traité plus haut lorsque nous avons évoqué les manuels greimassiens.

Au final, c'est au sentiment du sublime que nous convie une telle lecture. Aux détracteurs de l'École de Paris, l'auteure répond qu'il est temps sans doute « de considérer [...] que dans bien des domaines, la beauté du “travail de pensée” peut également être une sorte de garant » (*ibid.*, p. 128).

Face à la beauté, donc, point de discussion, rien que de l'extase.

La sémiotique n'est sans doute pas la seule discipline dont l'un ou l'autre des manuels présente ce type de gestualité qui, répétons-le, n'enlève rien aux aspects théoriques et didactiques des autres contenus exposés. La sacralisation et l'appel aux qualités esthétiques d'un paradigme nous semblent pouvoir caractériser des portions du champ scientifique qui résistent à l'institutionnalisation par les instances dominantes. C'est là une hypothèse qu'il faudrait vérifier en élargissant à d'autres disciplines l'enquête menée ici sur la sémiotique.

Références bibliographiques

- ABLALI, Driss & DUCARD, Dominique (éds, 2009), *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris – Besançon, Honoré Champion – Presses universitaires de Franche Comté, « Lexica, mots et dictionnaires ».
- ANGENOT, Marc (1978), « Idéologie et présupposé : la critique littéraire d'Edmond Jaloux », *Revue des langues vivantes*, 44, 5, pp. 371–394.
- BAETENS, Jan (2012), « Anne Hénault, Les enjeux de la sémiotique, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2012 », *Nouveaux Actes Sémiotiques* [en ligne], Comptes rendus, <<http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=4227>>.
- BASSI, Bruno & GENNARI, Mario (éds, 1994), *Semiotica e educazione, Versus – Quaderni di studi semiotici*, 68/69.
- BENSE, Max (1967), *Semiotik : Allgemeine Theorie des Zeichens*, Aix-la-Chapelle.
- CALABRESE, Omar & MUCCI, Egidio (1975), *Guida alla semiotica*, con un saggio di Luis J. Prieto, Florence, Sansoni Università.
- CARMELO, Luís (2003), *Semiótica. Uma introdução*, Mem-Martins, Publicações Europa-América, « Biblioteca Universitária ».
- CHABROL, Claude *et al.* (1973), *Sémiotique narrative et textuelle*, Paris, Larousse Université, « L ».
- COQUET, Jean-Claude (1973), *Sémiotique littéraire. Contribution à l'analyse sémantique du discours*, Paris, Mame.
- COQUET, Jean-Claude (1982), *Sémiotique : l'école de Paris*, Paris, Hachette.
- DEELY, John (1982), *Introducing Semiotic. Its History and Doctrine*, Bloomington, Indiana UP.
- DELEDALLE, Gérard (1979), *Théorie et pratique du signe. Introduction à la sémiotique de Charles S. Peirce*, Paris, Payot.

- ECO, Umberto (1973), *Il Segno*, Milan, ISEDI, « Enciclopedia filosofica ».
- ECO, Umberto (1975), *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani.
- EVERAERT-DESMEDT, Nicole (1990), *Le processus interprétatif : introduction à la sémiotique de Charles S. Peirce*, Liège, Mardaga.
- FLOCH, Jean-Marie (1985), *Petites Mythologies de l'œil et de l'esprit*, Hadès – Benjamins, Paris – Amsterdam.
- FLOCH, Jean-Marie (1990), *Sémiotique, marketing et communication. Sous les signes, les stratégies*, Paris, PUF.
- FONTANILLE, Jacques (1983), « Stratégies doxiques », *Actes sémiotiques – Bulletin*, 25, pp. 34–46.
- GENSINI, Stefano (éd., 2004), *Manuale di semiotica*, Rome, Carocci.
- GLESSGEN, Martin-Dietrich (2000), « Les manuels de linguistique romane, source pour l'histoire d'un canon disciplinaire », in DAHMEN *et al.* (éds), *Romanistisches Kolloquium XIV : Kanonbildung in der Romanistik und in den Nachbardisziplinen*, Tübingen, G. Narr, pp. 189–259.
- GREIMAS, Algirdas Julien & COURTÉS, Joseph (éds, 1979–1986), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- JEANNERET, Yves (1994), *Écrire la science. Formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, PUF.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2004), « Les littératures francophones : un modèle gravitationnel », in CANVAT, MONBALLIN & VAN DER BREMPT (éds), *Convergences aventureuses. Littérature, langue, didactique. Pour Georges Legros*, Namur, Presses universitaires de Namur, pp. 175–192; nouv. éd. in KLINKENBERG, Jean-Marie (2011), *Périphériques Nord. Fragments d'une histoire sociale de la littérature francophone en Belgique*, avec une introduction de Benoît Denis et Sémir Badir, Liège, Les Éditions de l'Université de Liège, pp. 17–31.
- LANDOWSKI, Éric (éd., 1997), *Lire Greimas*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, « Nouveaux Actes sémiotiques ».
- MAGLI, Patrizia (2004), *Semiotica. Teoria, metodo, analisi*, Venise, Marsilio.
- MALDONADO, Tomás (1961), *Beiträge zur Terminologie der Semiotik*, Ulm, Korrelat.
- MARCUS, Solomon (1994), « Trop tôt pour un enseignement de la sémiotique », *Degrés*, 22, 77, pp. c–c10.
- MARSCIANI, Francesco & ZINNA, Alessandro (1991), *Elementi di semiotica generativa*, Bologne, Esculapio.
- MARSCIANI, Francesco (1991), *Esercizi di semiotica generativa*, Bologne, Esculapio.
- NÖTH, Winfried (1994), « La sémiotique de l'enseignement et l'enseignement de la sémiotique », *Degrés*, 22, 77, pp. b–b22.
- PANIER, Louis (2008), « Ricœur et la sémiotique. Une rencontre "improbable" ? », *Semiotica*, 168, 1/4, pp. 305–324.

- PORTELA, Jean Cristtus (2008), *Práticas didáticas. Um estudo sobre os manuais brasileiros de semiótica greimasiana*, Thèse de doctorat, Universidade Estadual Paulista.
- POSNER, Roland, ROBERING, Klaus & SEBEOK, Thomas A. (éds, 1997), *Semiotik: ein Handbuch zu den Zeichentheoretischen Grundlagen von Natur und Kultur* (Semiotics: A Handbook on the Sign-Theoretic Foundations of Nature and Culture), Berlin – New York, de Gruyter.
- POZZATO, Maria Pia (2001), *Semiotica del testo*, Rome, Carocci.
- QUEZADA, Óscar M. (1991), *Introdução à semiótica*, Lisbonne, Presença.
- RASTIER, François (1974), *Essais de sémiotique discursive*, Tours – Paris, Nouvelles éditions Mame.
- REY-DEBOVE, Josette (1979), *Lexique sémiotique*, Paris, PUF, « Lexique ».
- ROVENȚA FRUMUȘANI, Daniela (1999), *Semiotică, societate, cultura*, Iasi, Ed. Institutul European.
- SCHAEFFER, Jean-Marie (1995), « Sémiotique », in SCHAEFFER & TODOROV (éds?), *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, pp. 213–227.
- SEMETSKY, Inna (éd., 2010), *Semiotics Education Experience*, foreword by Marcel Danesi, Rotterdam/Boston/Taipei, Sense Publishers.
- VICENSINI, Jean-Jacques (éd., 1987), « Sémiotique didactique », *Actes sémiotiques – Bulletin*, 42.
- VOLLI, Ugo (2000), *Manuale di semiótica*, Bari, Laterza, « Manuali Laterza ».

Annexe : références des manuels étudiés dans cet article, classées chronologiquement

- BARTHES, Roland (1964), « Éléments de sémiologie », *Communications*, 4, 1964, pp. 91–135.
- MOUNIN, Georges (1970), *Introduction à la sémiologie*, Paris, Minuit, « Le sens commun ».
- GUIRAUD, Pierre (1971), *La Sémiologie*, Paris, PUF, « Que sais-je ? ».
- MARTINET, Jeanne (1973), *Clefs pour la sémiologie*, Paris, Seghers, « Clefs ».
- CARONTINI, Enrico & PERAYA Daniel (1975), *Le projet sémiotique. Éléments de sémiotique générale*, Paris, Jean-Pierre Delarge, « Encyclopédie universitaire ».
- COURTÉS, Joseph (1976), *Introduction à la sémiotique narrative et discursive : méthodologie et application*, préface d'A.J. Greimas, Paris, Hachette.
- TOUSSAINT, Bernard (1978), *Qu'est-ce que la sémiologie?*, Toulouse, Privat, « Regard ».
- PESOT, Jürgen (1979), *Silence, on parle. Introduction à la sémiotique*, Montréal, Guérin, « Langue et société ».

- Groupe d'Entrevernes (1979), *Analyse sémiotique des textes : introduction, théorie, pratique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- EVERAERT-DESMEDT, Nicole (1981), *Sémiotique du récit : méthode et applications : texte littéraire, livre pour enfants, bande dessinée, publicité, espace*, Louvain-la-Neuve, Cabay, « Questions de communication ».
- ECO, Umberto (1988), *Le Signe. Histoire et analyse d'un concept*, adapté de l'italien par Jean-Marie Klinkenberg, Bruxelles, Labor, « Média ».
- COURTÉS, Joseph (1991), *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, « Hachette Université Linguistique ».
- MARTY, Claude & MARTY, Robert (1992), *99 réponses sur la sémiotique*, Montpellier, Réseau académique de Montpellier.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (1996), *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck Université; nouv. éd. Paris, Seuil, « Points – Sciences humaines », 2000.
- FONTANILLE, Jacques (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, « Nouveaux actes sémiotiques »; nouv. éd. 2003.
- Du signe au sens*, dossier, *Sciences humaines*, n° 83, mai 1998.
- BERTRAND, Denis (2000), *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan Université, « Fac. – Linguistique ».
- HÉNAULT, Anne (1979, 1983), *Les enjeux de la sémiotique*, vol. I : *Introduction à la sémiotique générale*, Paris, PUF, 1979; vol. II : *Narratologie, sémiotique générale*, Paris, PUF, 1983; nouv. éd. *Les enjeux de la sémiotique*, Paris, PUF, « Quadrige », 2012.
- HÉBERT, Louis [s.d.], *Signo* [en ligne : <http://www.signosemio.com/index.asp>].